

C A H I E R
B

La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Musique classique Page B 3
Cinéma Page B 4
Théâtre Page B 6
Disques classiques Page B 8
Danse Page B 9
Télévision Page B 10
À Québec Page B 10
Vitrine du disque Page B 11
Jazz et blues B 11

THÉÂTRE



L'apprentissage du détachement

Acclamée l'été dernier
au prestigieux festival
d'Avignon, la plus récente
pièce de Normand
Chaurette, *Le Passage
de l'Indiana*, sera enfin
présentée à Montréal
au TNM

Andrée Lachapelle, la grande
dame de la scène québécoise,
avoue son admiration sans
bornes pour l'écriture de Nor-
mand Chaurette dont elle appré-
cie avant tout la très grande mu-
sicalité. De son personnage de
Martina North, Andrée Lacha-
pelle dit avoir appris le détache-
ment.

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

En Avignon, l'été dernier, des gens
arrêtaient Andrée Lachapelle
dans la rue pour la remercier. Quand
elle s'est pointée à la représentation
des *Maîtres anciens*, un critique du
Monde l'a apostrophée et lui a soufflé:
«Madame, *Le Passage de l'Indiana* est
le plus beau spectacle que j'ai vu cette
année au festival.» A n'en point douter,
l'accueil sans pareil qu'a réservé Avi-
gnon à la pièce de Normand Chauret-
te, *Le Passage de l'Indiana*, est un évé-
nement historique, non seulement
pour la dramaturgie d'ici mais pour la
culture québécoise dans son en-
semble.

A quelques jours de la première
montréalaise, on pourrait croire que
les quatre acteurs attendent sereine-
ment les acclamations, portés par le
doux souvenir du Tinel de la Char-
treuse de Villeneuve-lès-Avignon! Or
il n'en est rien. Ils sont terrifiés, an-
goissés. Décidément, les artistes ne
s'en sortent jamais. «On se dit que,
quand les gens s'attendent à trop, ils
ressortent souvent en disant: "c'était
donc ça"...», soupire Andrée Lacha-
pelle, fébrile.

Les pièces de Normand Chaurette,
on le sait, se racontent difficilement.
On ne résume pas un poème. Or
Chaurette est peut-être le plus «poète»
de nos dramaturges. Faisons
quand même un effort. *Le Passage de
l'Indiana* se déroule dans le milieu lit-
téraire. La pièce met en scène deux
éditeurs et deux auteurs aux prises
avec une histoire de plagiat. Dans son
plus récent *best-seller*, le jeune roman-
cier Eric Mahoney (Marc Bédard) —
était-ce vraiment lui — a repris un
passage entier — 83 lignes — d'un
livre de Martina North (Andrée Lacha-
pelle), une écrivaine célèbre et
établie. Parce qu'elle se sent dépossé-
dée, cette Martina North réagira par
la colère. Son éditeur, Frank Carou-
bier (Jean-Louis Millette) et celui du
jeune auteur, Dawn Grisanti, (Julie
McClemens) tenteront de dénouer le
conflit. Deux drames amoureux s'en-
trecroiseront et s'ajouteront à l'in-
trigue.

Andrée Lachapelle connaissait déjà
de l'intérieur l'écriture unique de Nor-

VOIR PAGE B 2 : LACHAPELLE

LES ARTS

Robert Lepage,
cinéaste de
la méfiance
infinie



Adapté de la pièce
du même nom,
Le Polygraphe
qui sort vendredi
dans nos salles
entremêle drame
policier et intrigue
psychologique

ROBERT SKINNER LE DEVOIR

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Robert Lepage s'attrape au
vol, dans un bondissement
d'un jour entre Stockholm,
Londres et Paris. Saltim-
banque des temps mo-
dernes, créateur en ébulli-
tion, la planète est pour lui
une grande scène, l'espa-
ce/temps une notion élas-
tique, le quotidien s'enfer-
me dans une valise. Drôle
de globe-trotter, farouche-
ment enraciné dans la ville de Québec,
son état-major contre vents et marées.
Drôle de Québécois, au physique un peu
extraterrestre, androgyne et mystérieux.
Il répond à tout, vous échappe quand
même, appuyé sur son quant-à-soi, poli,
prudent, précis mais lisse et glissant com-
me une anguille.

Pour l'heure, on cause cinéma, car Le-
page accompagne *Le Polygraphe* qui sort
vendredi dans nos salles. Le film, adapté
de sa pièce du même nom, entremêle dra-
me policier et intrigues psychologique, au
moment où un jeune homme est soupçon-
né du meurtre de son ancienne blonde, et
subit le test du détecteur de mensonges.

Entre théâtre et cinéma

Sautant à cloche-pied entre
théâtre et cinéma, ce créateur
tous azimuts prend aujourd'hui
la mesure du fossé qui sépare
ces deux arts. «Le cinéma éta-
blit un rapport intime entre le
spectateur et le personnage, alors
qu'au théâtre, le public vient ren-
contrer un collectif d'artistes et s'at-
tend à voir les ficelles. À l'écran, il
faut les cacher et l'acteur doit disparaître
derrière son personnage. Le cinéma
commande une humilité de réali-
sateur étrangère au metteur
en scène de théâtre.» Ça le

VOIR PAGE B 2 : LEPAGE

Les
Rendez-
vous
de la
nouvelle
chanson

Salle

Odyssée

855, boul. de la Gappe
Gatineau (Québec)
http://www.omnimage.ca/clients/gatineau/maison.htm

Réservations : (819) 243-2525

Producteur : Maison de la culture de Gatineau
Diffuseur officiel : CBOF 90,7 FMavec
Dan Bigras,
Luce Dufault,
Rioux,
Micheline Scott
et plusieurs autres!FINALE DU CONCOURS
TOUT NOUVEAU
TOUT SHOW
Radio-Canada
CBOF 90,7 FM

LE DEVOIR

Holiday Inn
Plaza la Chaudière

LeDroit

CONSEIL RÉGIONAL
DE DÉVELOPPEMENT
DE L'OUTAOUAIS

LES ARTS

LACHAPELLE

Un juste retour des choses

SUITE DE LA PAGE B 1

mand Charette, elle qui fut la Duchesse d'York dans *Les Reines* au théâtre d'Aujourd'hui, la même pièce que l'on montera en mai 1997 à la Comédie-Française. À la lumière de son expérience dans *Le Passage de l'Indiana*, son admiration pour le dramaturge n'a fait que croître. «Ce qui me plaît, c'est la musicalité de son écriture. En fait, Charette est un compositeur. Et comme j'aime la musique plus que le théâtre, je m'y retrouve aisément. Comme la musique, son écriture me coupe le souffle ou, au contraire, me le redonne. J'admire aussi sa profondeur. En même temps, il a beaucoup d'humour. C'est une écriture intelligente, sans concessions, sans faux attendrissement.»

Une expérience déstabilisante

Venant d'Andrée Lachapelle, cette litanie de compliments a du poids. Car en 45 ans de théâtre, elle en a vu d'autres. De fait, elle a défendu plus de 80 rôles, portée par les mots de Tchekhov (son auteur préféré), Molière, Jean Genet, Tennessee Williams — elle fut Blanche Dubois dans *Un tramway nommé désir* à l'Atelier, à Paris, en 1975 —, Henri Ibsen, Marcel Dubé et Michel Tremblay. Martina North n'est pas son premier rôle d'écrivaine. Elle avait interprété Anaïs Nin dans *Anaïs dans la queue de la comète* de Jovette Marchessault,

en 1985, au Quat'Sous.

Ce qui force l'admiration, chez Andrée Lachapelle, c'est qu'après toutes ces années, elle consente à se lancer dans une expérience déstabilisante comme celle de *Le Passage de l'Indiana*. Il lui fallait beaucoup de courage pour y plonger.

«Martina North est une femme cérébrale, une écrivaine, une femme de tête, une intellectuelle, une femme qui passe son temps à analyser les choses. C'est le contraire de ce que je suis. Il me fallait enlever tout le lyrisme que je projette, dans la vie et sur scène, pour entrer dans la peau de ce personnage. Ce fut parfois difficile. Denis Marleau a beaucoup travaillé. Cela a été un travail ardu mais ça m'a apporté beaucoup. On prend parfois des habitudes avec les années et il est bon que quelqu'un ose nous les montrer du doigt. Moi, je suis portée à me laisser aller dans l'émotion. Denis Marleau voulait, au contraire, plus de retenue. Le texte de Charette est très littéraire. Or le metteur en scène voulait justement que ce ne soit pas livré de façon littéraire, que ce soit la tête qui fonctionne. Cela demande une approche différente de celle qui prévaut généralement au théâtre. Il ne fallait plus approcher le personnage de façon psychologique. C'est précisément ce que j'aime du théâtre, ce qui nous déstabilise, ce qui nous amène à nous remettre en question, à nous dépasser.»

De cette Martina North, Andrée Lachapelle avoue avoir appris le déta-

chement. «Il y a plusieurs lectures possibles de cette pièce. C'est bien sûr un suspense autour d'un plagiat. Il y a aussi tout un questionnement sur l'identité. Belle matière pour les psychologues! Quand un être est tellement obsédé par un autre, il devient cette autre personne... Et puis, pour moi, le passage de l'Indiana, c'est aussi le passage de la vie, cette recherche profonde du bien-être. Pour en arriver à trouver la paix et la sérénité, il faut atteindre un état de détachement total. C'est précisément ce qui arrive à Martina North. Elle est d'abord en colère, révoltée. Puis elle apprend progressivement le détachement, elle renoue avec une expérience de dépossession vécue au début de sa vie. Il y a aussi dans cette pièce toute une réflexion sur la création. Chaque œuvre est une renaissance. Qu'un jeune auteur comme Normand Charette comprenne à ce point le processus de la vie, cela m'impressionne.»

Plus que jamais, on l'aura compris, le théâtre demeure ce qu'il y a de plus important dans la vie d'Andrée Lachapelle. «Je refuse bien des choses pour m'y consacrer. Jamais je ne m'empêcherai de faire du théâtre. C'est ce qui m'enrichit, me nourrit, fait que j'avance. C'est le théâtre qui nous sauve, nous les rêveurs...

Et le théâtre est plus fidèle que tout le reste. À l'âge auquel on arrive, on a envie de se consacrer à l'essentiel.» C'est sûrement le théâtre, aussi — et l'amour des siens et du public — qui la gardent si belle et si généreuse. Qu'elle soit partie prenante de la plus belle aventure théâtrale des dernières années n'est sûrement pas un hasard. C'est un juste retour des choses...



JEAN-FRANÇOIS BÉRUBÉ

«J'ai voulu ponctuer mon année avec un texte à mon goût, où j'ai écrit un beau rôle pour Andrée Lachapelle», confiait récemment Normand Charette.

LEPAGE

Le comédien dramaturge cinéaste se sent de plus en plus libre derrière la caméra

SUITE DE LA PAGE B 1

fatigue, le culte hollywoodien du vedettariat. Lepage. Il trouve que l'interprète occupe trop d'espace et n'a plus le droit de changer, de se couler dans la peau d'un autre, mais doit vendre sa binette trop connue.

Le dramaturge devenu cinéaste estime avoir pris de la graine depuis son *Confessionnal*. À travers ce second long métrage, il eut l'impression d'être moins enfermé dans un carcan dans un scénario, de vivre une libération. Marie Brassard, l'actrice principale et membre de vieille date de l'écurie théâtrale Lepage a coscénarisé avec lui le texte. Mais avant chaque tournage, les gens apportaient leurs idées, changeaient des répliques, improvisaient parfois. «J'ai découvert cette technique avec Denis Arcand, sur le tournage de Jésus de Montréal, explique Lepage: celle d'arriver avec un scénario élaboré puis de lancer sur le plateau: "Maintenant qu'est-ce qu'on fait?" À ses côtés, j'ai appris que le cinéma n'était pas une affaire rigide, mais une expérience spontanée. Le Polygraphe fut une aventure complètement débridée. On a pris des chances, des risques, alors que sur *Le Confessionnal*, trop appliqué, je tournais ce que j'avais promis de tourner. Dans *Le Polygraphe*, je me suis davantage concentré sur l'aspect humain, en renonçant aux numéros de réalisateurs,

aux prouesses picturales. Plus ça avance, moins je me sens obsédé d'effets.»

À l'origine du *Polygraphe*: un fait divers vécu dans l'horreur, drame humain dans lequel Lepage fut aspiré, alors qu'à Québec une de ses grandes amies, France Lachapelle, était sauvagement assassinée. L'enquête piétinait. Robert Lepage et plusieurs de ses amis durent subir le test du détecteur de mensonge, avec toute la charge d'angoisse et de suspicion que le procédé suscitait. Cette aventure inspira un film à Yves Simoneau, *Les Yeux rouges*, au grand dam de Robert Lepage qui trouvait qu'il était trop tôt pour s'exprimer sur le sujet, alors que le coupable n'était pas encore découvert et que la charge émotive pesait sur chacun, comme une chape de plomb. «Je doutais de ses intentions», avoue-t-il. Plus tard, Lepage a monté sa pièce *Le Polygraphe* qui revenait sur l'affaire, pièce qui lui apparaît aujourd'hui un brin naïve, trop collée au réel. «J'y suis tombé dans le piège que je reprochais à Yves Simoneau: le manque de recul et de vision sur un événement qui nous avait traumatisés. Mais le temps a passé, et mon film s'est détaché de l'événement initial, a pris son propre envol. *Le Polygraphe* s'attache avant tout à décrire un climat.»

«On vit dans une société de méfiance, précise le cinéaste. Il y a des gardiens de sécurité partout. À l'aéroport de Londres, on te pose des questions infinies, les chiens arrivent. L'acceptation de cette méfiance s'installe et mon film voulait la dénoncer. On s'imagine qu'une enquête policière a pour but de jeter la lumière sur un événement obscur, mais sa technique première est d'instaurer la méfiance, d'entretenir le brouillard de la suspicion. Les gens ne sont plus capables de se parler directement. Ça prend un téléphone, un fil, des magnétoscopes. On n'a pas vu ces instruments d'immiscer dans nos vies. Moi qui ai toujours prôné la technologie, j'y vois aujourd'hui bien des pièges. *Le Polygraphe* les observe.»

Un gars de clan

Globe-trotter ou pas, le cœur du dramaturge est à Québec où sa Caserne, centre de création et de production cinématographique, est en train de s'ériger in absentia du grand manitou du projet toujours par monts et vaux. «Mais dès janvier, c'est promis, je m'installe à Québec pour un bon bout de temps, j'arrête de courir.» On verra bien.

Vous lui parlez de Québec, il s'enflamme. Sa ville, il en est amoureux comme au premier jour. Quand il tourne là-bas, *Confessionnal* et *Polygraphe*, il s'émerveille encore du nombre et de la beauté des lieux qui restent à exploiter visuellement et dont il voulait ici rendre le surréalisme. «Cette omniprésence de la nature, de la lumière, ce rapport étroit au fleuve, aux Laurentides m'inspire.» Il est fier des scènes tournées sur les remparts, avec la petite neige fine qui accepta de tomber, comme des sons recréés en studio, des bruits de pas, du vent et de la voix des acteurs saisis sans l'arrière-fond sonore des bruits de la ville.

C'est un gars de clan, Lepage. Marie Brassard appartient à sa troupe théâtrale. Il est heureux de la faire connaître à l'écran. «Ça amène des nouveaux visages.» En même temps, il apprécie son intelligence, sa créativité. «Dans mon équipe d'acteurs, je cherche avant tout des créateurs, des gens générateurs d'idées susceptibles d'enrichir le film, explique-t-il. Peter Stormare et Maria de Medeiros, présents dans *Le Polygraphe*, sont connus du public grâce au cinéma, mais ils sont d'abord des gens de théâtre, souples et polyvalents. Le Suédois Peter Stormare a beaucoup travaillé avec Bergman à la scène. Moi je les ai connus à travers mon expérience théâtrale. J'aime mêler des acteurs de partout et profiter de l'étincelle, du dynamisme de leur rencontre.»

Il n'en a pas fini avec le cinéma, Robert Lepage, mais ne lorgne pas du côté des films à gros budgets (*Le Polygraphe* a récolté un modeste 4,1 millions). «Trop d'argent restreint la liberté de création, estime-t-il. Or, c'est cette liberté qui m'intéresse. Je tourne pour avoir du fun. Ma carrière n'est pas en cause. Je fais autre chose dans la vie. Alors accepter trop de contraintes, non merci! À me produire moi-même, je gagne la possibilité de mettre mon nez dans tous les aspects d'une œuvre, sans qu'elle ne soit trop dénaturée. En fait, ce qui m'agace au cinéma, c'est de ne pas pouvoir rajuster le tir après la première. Au théâtre, on améliore le produit, mais pour un film, en Amérique du moins, la guillotine de la version finale vous tombe dessus.»

À son horizon prochain: un one man show à la scène, la gestion de sa Caserne et une trilogie de longs métrages pour la télé dont il ne veut pas commenter le sujet mais qui seront du pur Lepage éclairé. S'arrêter? Impossible.

Les deux mondes

Une femme et un homme tentent de sauver leur amour et de se soustraire à l'Histoire alors que leur pays bascule dans le cauchemar d'une guerre fratricide qui broie les destins individuels.

LEITMOTIV

L'AMOUR. LA GUERRE. LE DESTIN.

Drame musical de Michel Robidoux

Depuis 1973, le Théâtre des Deux Mondes se consacre à la création et à une recherche qui a donné lieu à plus de 3500 représentations dans près de 200 villes des pays suivants: Québec et Canada, États-Unis, Mexique, Honduras, Portugal, France, Espagne, Belgique, Pays-Bas, Grande-Bretagne, Écosse, Irlande, Suisse, Italie, Australie, Allemagne, Danemark, Japon, Hong-Kong, Viet-Nam, Australie, Côte-d'Ivoire et Zaïre. Dirigée aujourd'hui par Daniel Meilleur, Monique Rioux et Michel Robidoux, la compagnie a créé au cours des dernières années les spectacles *L'Histoire de l'île*, *Terra promessa* (avec les Italiens du Teatro dell'Angolo), *Les nuages de terre* (avec les Africains du Ki-Yi Mbock théâtre) et *Rosemonde*.

Au moment d'entreprendre sa 24e saison, la compagnie est fière d'inaugurer un nouveau centre de production et de diffusion dans un quartier montréalais peu choyé au plan culturel, d'offrir aux artisans de théâtre un lieu adapté à la recherche et à la création, et de permettre au public d'avoir accès à des spectacles dans des conditions appropriées. Les directeurs des Deux Mondes sont fiers d'avoir fait en sorte qu'un nouveau théâtre voie le jour dans la cité, un nouveau lieu destiné à l'art et aux choses de l'esprit, et contribué ainsi, à leur manière et à leur mesure, à construire l'avenir. Merci aux partenaires publics qui ont rendu possible ce projet ou qui interviennent dans le soutien des activités des Deux Mondes.

Mise en scène: Daniel Meilleur
Musique et environnement sonore: Michel Robidoux
Conseiller à la dramaturgie et textes: Normand Canac-Marquis
Avec: Noëlla Huet, mezzo-soprano.
Réal Bossé et Caroline Lavigne

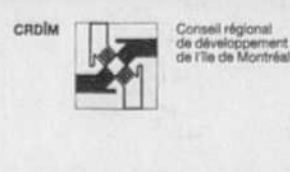
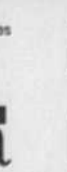
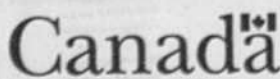
Conception visuelle: Daniel Meilleur et Yves Dubé. Vidéo: Yves Dubé
Lumière: Don Franklin. Costumes: Jill Thomson

Du 5 novembre au 8 décembre 1996
(du jeudi au samedi à 20 heures, le dimanche à 15 heures)

SPECTACLE INAUGURAL DU NOUVEAU
Théâtre des Deux Mondes

7285, rue Chabot
(entre les rues Papineau et de Lorimier,
au nord de la rue Jean-Talon, métro Fabre).

Prix des billets: 15 \$ (étudiants: 10 \$)
Réservations: (514) 593.4417



LES ARTS

Pur plaisir

L'aérogare s'appelait Saint-Étienne-Bouthéon, avec une fanfare sur la piste, et du champagne, pour accueillir un vol d'écrivains. En face de l'hôtel, la gare s'appelait Chateaucroix, pour accueillir les tortillards. Avant même d'avoir mis les pieds au Grand Café de Lyon, j'étais faite, reprise du virus imparable de la province française, envieuse des «m'sieurs dames» qu'on salue en poussant la porte battante sur la place de l'Hôtel de ville, qui sont l'ordinaire de la patronne à strict chignon gris et de la serveuse accorte en noir et perles, sous un haut plafond déco, devant d'immenses miroirs juste assez défraîchis. Vous auriez été là, je vous aurais offert l'apérito autour des tables en formica, il y trônait des roses.

Ce soir-là, vers dix-huit heures, trois jeunes gens ont fait irruption parmi les habitués. Oubliés des bruits de la machine à café comme des causeries autour du zinc, ils ont lu pendant vingt minutes des extraits du dernier et sans doute premier ouvrage de leur copine, Virginie Desperantes, 25 ans, qui venait de publier un polar aimablement intitulé *Baise-moi*, où on flinguait aussi souvent, me semble-t-il, qu'on commettait la chose. L'air du temps, l'écriture à l'avant. Le monsieur à baret qui jassait pluie et soleil avec la patronne ne semblait pas autrement ému, non plus que le vieux couple atablé devant son panaché quotidien. Sur-réaliste, cette scène qui a fait mon bonheur par hasard se

répétait dans pas moins de quatorze cafés et bistros aux alentours, et ce n'étaient là que notes liminaires de la grande Fête du livre de Saint-Étienne, avec ses expos, débats, chapiteaux qui changent la vie de cette ville ouvrière de 200 000 habitants, en octobre chaque année.

L'histoire veut que la Ville de Saint-Étienne, qui organise elle-même cette fête fort courue des écrivains auxquels on dore la vie sur tranches, soit ainsi fondatrice de l'événement *Le temps des livres*, qui multiplie aujourd'hui par centaines, au même moment dans toute la France, la célébration de la lecture. L'énorme bottin des événements coordonnés par le Centre national du livre compte quelque 5000 manifestations, sans prétendre être exhaustif. Des cafés aux écoles, des hôpitaux aux radios, le bouquin est roi. Dans la capitale, même la Régie autonome des transports parisiens (RATP) s'y était mise: elle célébrait l'année Malraux en affichant dans les wagons et couloirs du métro des dizaines de citations saissantes sur la culture, et invitait à des lectures à bord de bus des années trente baptisés «poètes, poètes!» Tout cela sans compter les artères mêmes de l'événement, les librairies où écrivains et lecteurs s'approprivaient tous les soirs.

Aménagé cette année à l'intérieur du *Temps des livres*, *Le Temps du Québec* a permis à dix-huit auteurs québécois de sillonner Paris et province, de s'émerveiller devant des auditoriums attentifs et intéressés à ce qui pourrait n'être, pour eux, que «petite» littérature vaguement exotique. Dans un chatoyant reste d'été qui rendait même les Parisiens souriants, les groupes débordaient dans les rues devant la Librairie du Québec et la Librairie canadienne où nous portions chaque soir nos débats. Tandis que mes collègues allaient et revenaient de Concarneau, de Rouen, de Vénissieux, de Bourg-les-Valence, ma semaine s'est achevée à Dourdan, petite ville capétienne de 10 000 habitants à soixante kilomètres de Paris, dont il faut bien sûr que je vous dise qu'elle est jumelée à Lac-Mégantic, que sa place s'appelle l'esplanade du Québec, mais surtout que le maire, Yves Tavernier, socialiste français et souverainiste québécois par association

cordiale, a un adjoint culturel à plein temps, qui dispose d'un budget de 400 000 \$ (non, je ne les méprends pas pour des francs).

Bref, je n'ai pas de thèse à vous proposer cette semaine, parce qu'il faut se garder d'en élaborer autour du pur plaisir. Bien que le fait d'arpenter la France y ait ajouté, nous

connaissons le même ici, d'un Salon du livre à l'autre, qu'on s'y retrouve en écrivain ou en lecteur. Nous pourrions sans doute nous inspirer du temps français des livres pour synchroniser nos propres temps, élargir les lieux de fête, les multiplier, inspirer notre terne STCUM, égayer nos hôpitaux, animer nos écoles, et même convertir nos municipalités. Mais l'important, c'est la ferveur que l'écriture et la lecture suscitent toujours, et qui nous comble.

Je sais bien qu'il y a une part d'illusion dans les statistiques qui indiquent une croissance constante des publications, des achats de livres, de la fréquentation des bibliothèques et librairies. Tous les livres ne sont pas littérature et les guides automobiles ou astrologiques font plus facilement grimper la recette que les romans ou les essais. Mais les fêtes du livre, qui réunissent tous les genres dans leurs capharnaüms, qui ne font pas trop de distinctions de classes, me semblent d'abord une sensuelle et rassurante fête du papier. De sa couleur, de son odeur, de sa texture, bientôt de son usure entre nos mains. Quel autre objet proposé à la vente manipule-t-on autant? C'est décidé, j'ai eu ma phase Internet et je ne cesserai pas de parcourir l'autoroute pour autant, mais je me range résolument dans le camp de ceux qui croient à la vie éternelle de l'imprimé. J'en suis si sûre que je vous offre l'apérito et la lecture au Grand Café de Lyon, en octobre, dans un siècle ou deux.



Lise Bissonnette

MUSIQUE

Le cours magistral

160 musiciens de l'OSM et de l'Orchestre symphonique McGill s'unissent le temps d'un concert anniversaire

Pour la première fois, les deux orchestres seront réunis sur la scène de la salle Wilfrid-Pelletier demain. Les chefs respectifs des deux formations, Timothy Vernon et Charles Dutoit se relayeront au pupitre. Devant eux: 160 musiciens, élèves et professeurs, réunis en un même cours magistral.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Les étudiants de la faculté de musique membres de l'Orchestre symphonique de McGill se préparent depuis près d'un mois à l'événement de clôture des célébrations du 175^e anniversaire de leur université. Hier, à la Place des Arts, Charles Dutoit a répété, seul avec eux. Aujourd'hui, les deux formations seront ensemble sur scène pour la générale. Les étudiants seront en pays de connaissance: pas moins de 26 musiciens de l'Orchestre symphonique de Montréal leur enseignant déjà à McGill.

En fait, sur scène, ils seront environ 100 musiciens de McGill et 60 de l'OSM, une affluence rare à la salle Wilfrid-Pelletier. Nerveux, les jeunes? «Les étudiants trouvent surtout très stimulant d'être assis à côté de leur professeur et veulent être à la hauteur. Loin de leur faire sentir qu'ils n'ont pas leur place, les musiciens de l'OSM donnent aux jeunes quantité de conseils», a observé Timothy Vernon.

Bon an mal an, les 50 ensembles de musique de McGill donnent quelque 450 récitals dans les salles Pollack, Redpath et Clara-Lichtenstein du campus. Parmi les plus cotés: l'Orchestre symphonique de McGill, dont les membres sont choisis par audition, et l'Ensemble de jazz de McGill, qui a produit quatre disques compacts sur étiquette McGill Records.

Niveau d'excellence

Même s'il doit se renouveler au rythme des nouvelles inscriptions et des diplômes de ses musiciens, l'Orchestre symphonique de McGill a su maintenir au fil des ans un haut niveau d'excellence. En 1988, son disque avec Maureen Forrester lui a valu une nomination pour un prix Juno. Un an plus tard, l'Orchestre symphonique de McGill devenait le premier orchestre d'une université canadienne à se produire au Carnegie Hall de New York. On l'a aussi invité



L'Orchestre symphonique McGill en concert à Carnegie Hall

SOURCE UNIVERSITE MCGILL

au Lincoln Centre à New York, au Roy Thompson Hall à Toronto, au Centre national des Arts à Ottawa et au Grand Théâtre de Québec.

«Encore aujourd'hui, McGill a la réputation d'être vieille, anglophone et riche, note le maestro Timothy Vernon. C'est de moins en moins vrai: aujourd'hui, un nombre grandissant de francophones fréquentent la faculté de musique et les répétitions se passent souvent dans les deux langues. Riche? McGill, comme les autres universités, souffre aussi des compressions», rappelle M. Vernon.

Si la Faculté a notamment dû composer l'an passé avec une ponction de 260 000 \$ dans son budget, les anglophones de Montréal compensent régulièrement par des dons, pratique très ancrée dans la tradition de cette communauté. Ainsi, en 1977, par exemple, la faculté recevait un don anonyme de 200 000 \$ pour l'acquisition d'un orgue à la salle Redpath (le campus compte d'ailleurs deux orgues Casavant). En 1996, les dons et bourses ont permis de décerner des bourses totalisant près de 200 000 \$ aux quelque 700 étudiants que compte la Faculté (dont 5 % viennent de l'étranger et environ 21 % sont francophones).

«Pour les étudiants étrangers, une formation à McGill — qui ne coûte qu'une fraction des frais de scolarité des grandes universités américaines — est une très bonne affaire», juge M. Vernon.

En plus d'occuper le poste de directeur artistique du Pacific Opera, M. Vernon est fréquemment appelé à diriger des orchestres et des opéras à travers le Canada. Cet été, par exemple, il a dirigé l'Orchestre symphonique de Montréal.

«Mais il n'y a rien que je préfère plus que d'enseigner à ces jeunes. Ils sont encore idéalistes et pour eux, rien ne compte davantage dans leur vie que la musique. Ils ont encore le sens de l'aventure, pour eux, rien n'est routine, tout est découverte.»

Dimanche, Timothy Vernon dirigera l'OSM et l'Orchestre symphonique de McGill dans une prestation

conjointe d'extraits de *L'Anneau du Nibelung*, de Wagner), avant de céder la place à Charles Dutoit qui dirigera la suite *Tableaux d'une exposition* de Moussorgski (orchestrée par Ravel).

En bref

(Devant l'impossibilité d'obtenir une importante subvention d'une de ses sources traditionnelles, le Concours international de musique de Montréal (CIMM) se voit obligé d'annuler le concours international de chant qui devait avoir lieu du 26 mai au 9 juin 1997. Toutefois, les membres du Conseil d'administration se pencheront sur les moyens à prendre pour assurer la présentation des prochains concours. Fondé en 1963, le CIMM consacré aux disciplines du violon, du piano et du chant compte parmi ses lauréats Angela Cheng, Gidon Kremer, Garrick Ohlsson, Jean-Claude Pennerier, Ivo Pogorelich, Richard Raymond et Vladimir Spivakov.

En plus de codiriger le concert conjoint de l'Orchestre symphonique de McGill et de l'OSM, Charles Dutoit donnera à 11h, au Centre Pierre-Péladeau le premier des trois concerts commentés au programme cette année. *La Symphonie fantastique*, de Berlioz sera à l'étude demain. Pour Dutoit, cette journée chargée est sa dernière avec l'Orchestre symphonique de Montréal puisqu'il s'absentera de son pupitre jusqu'au 18 février.



Timothy Vernon

Le Théâtre de La Manufacture présente

LES RUES DE L'ALLIGATOR

De ABLA FARHOUD

MISE EN LECTURE avec NICOLE LEBLANC LOUISE LATRAVERSE MARC LEGAULT MAUDE GUÉRIN GENEVIÈVE LAVIGNE JOËL MARIN WIDEMIR NORMIL DANIELLE PANNETON CLAUDE PRÉSENT ROBERT VÉZINA et ABLA FARHOUD

Mise en scène de FERNAND RAINVILLE

LE 11 et 12 NOVEMBRE 1996
lundi et mardi à 20h
LE 17 et 18 NOVEMBRE 1996
dimanche à 15h et lundi à 20h

RÉSERVATION:
(514) 523-2246
TARIF: \$10.00

Laurin, Laplante
Avocats
DEPOSE
KALMANOVITCH
Esso
Empire
15 ans
4559, rue Papineau, Montréal

Concert-vedette de l'OSM

Les Concerts Gala
Mardi 5 et mercredi 6 novembre 1996

Van Dam chante Mahler

José van Dam a été le Maître de musique à l'écran. Son art a traversé toutes les frontières. Sa voix aux sensibilités extrêmes a ému les mélomanes les plus avertis.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

Mon orchestre

Mahler *Sieben Lieder aus letzter Zeit*
Mahler *Symphonie no 1, «Titan»*

Billets
OSM: 842-9951
Place des Arts: 842-2112
Admission: 790-1245

Yael Levi, chef
José van Dam, baryton
20h00, Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts
Tarif étudiant offert

JOSE VAN DAM

La Presse
CIAD

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

MOLIÈRE

mise en scène: Guillermo de Andrea

LE MALADE IMAGINAIRE

Rémy Girard
Guyline Tremblay
Linda Sorgini
Alain Zouvi
Edgar Fruittier
Violette Chauveau
Ghyslaine Tremblay
Jean-Pierre Chartrand
Stéphane Brulotte
Reynald Robinson
Louis Champagne
Fidèle Boissonneault
Alexandrine Latendresse

concepteurs:
Daniel Castonguay
François Barbeau
Michel Beaulieu
Catherine Gadoas
Jean-Marie Guay

BANQUE LAURENTIENNE

du 12 novembre au 7 décembre
réservations: 844-1793 groupes: 527-3644 844-1793
http://www.scopnet.ca/rideauvert

Hydro Québec

LES ARTS CINÉMA

Une puissante ombre tordue

LOOKING FOR RICHARD

Réalisation et scénario: Al Pacino. Avec Al Pacino, Estelle Parsons, Alec Baldwin, Kevin Spacey et Aidan Quinn. A l'Égyptien.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Al Pacino, célèbre oscarisé de Scent of a Woman et acteur chevronné s'il en est, fait ses premiers pas de réalisateur. Mieux vaut tard que jamais. D'autant plus qu'il le fait avec passion et pour la bonne cause. La cause en question étant son amour pour Shakespeare, qu'il a eu envie de faire partager à ses compatriotes. Amour pour Shakespeare, mais surtout pour Richard III, le roi sanglant qui assit son pouvoir sur l'assassinat de tous ses rivaux et périt sur un champ de bataille après avoir crié en vain: «Mon royaume pour un cheval!» Ce personnage, comme la structure complexe de la pièce, apparaissent à Al Pacino comme une sorte de défi et il s'est élané à leur suite.

Looking for Richard est un mélange de genre éclaté et ludique qui allie le making-of du film à une enquête de rue sur Shakespeare auprès des passants dont les connaissances se réduisent à peu de choses: «To be or not to be», et encore... Sy entremêlent les témoignages de shakespeariens, la pièce Richard III elle-même, en costumes, avec Al Pacino dans le rôle-titre, les commentaires des acteurs qui répètent leurs rôles et expliquent avec passion les caractéristiques de leurs personnages. Le tout s'entreoupant, s'enchevêtrant, les siècles se chevauchant à travers des recouplements parfois vertigineux; le New York moderne succédant aux châteaux anglais où ce roi maudit perpétue ses crimes pour gagner ou garder la couronne. Le film a été tourné à New York, Montréal (certaines scènes de rues ainsi qu'une incursion de l'équipe au café Méliès), mais aussi en Angleterre avec arrêt à Stratford upon Avon, dans le berceau du grand Will, et au Globe Theatre de Londres, où les pièces de Shakespeare étaient jouées au XVIIe siècle et dont Pacino appelle les pierres à en évoquer le souvenir.

On peut reprocher à Al Pacino un certain cabotinage, comme cette tendance à se mettre absolument partout, dans chaque plan ou presque,



Al Pacino et Winona Ryder dans Looking for Richard.

narcissique jusqu'au bout des ongles, fasciné par son image, laissant peu d'espace aux autres, les Sir John Gielgud, Sir Derek Jacobi, Kenneth Branagh, Vanessa Redgrave et compagnie. Tous ces grands shakespeariens invités à parler du grand Will n'auront pas le crachoir longtemps. Ils sont passionnants pourtant, mais leurs commentaires sont un peu courts. Pacino se veut la grande et unique vedette de l'histoire. Avec sa casquette à visière ou sa cape de roi maudit, il offre en pâture toute la palette de ses talents d'acteur. Looking for Richard s'avère aussi et peut-être avant tout un Looking for Al Pacino.

Cette réserve faite, l'ensemble est vraiment dynamique, remarquablement bien monté surtout, nourri d'alternances, de rythmes brisés, d'audaces de formes. La passion shakespearienne éclate et se joue d'elle-même, souvent humoristique, en des paliers multiples qui s'emboîtent comme un jeu de tiroirs. Rien d'académique dans cette mosaïque chatoyante ou Pacino nous invite à explorer les méandres noirs de l'âme humaine à la suite de Shakespeare, qui fut à ses

yeux le plus profond aventurier de l'âme humaine.

Dans ce film ludique, la performance de Al Pacino en Richard III apparaît particulièrement impressionnante. En espèce de gnome bossu, de prince noir, torturé, habité, au regard de fièvre, il entre dans la peau du personnage avec une vraie maîtrise, assisté il est vrai par de grands interprètes, dont Alec Baldwin en Clarence, Kevin Spacey en Buckingham, Aidan Quinn et Richmond et Winona Ryder en Lady Anne. Mais Pacino les écrase de son charisme, de son ombre tordue et puissante. Et ce mélange d'art classique et de modernité de forme, ces allers-retours entre temps et espace sont certainement la manière la plus originale de remettre Shakespeare au goût du jour en convainquant les jeunes notamment que son œuvre n'a pas vieilli et que le grand Will parle aussi d'eux-mêmes.

A préciser cependant que ce film dans sa version originale anglaise est parfois difficile à saisir pour des oreilles francophones et que des sous-titres se seraient imposés.

Un gros clip de deux heures, rien de plus

ROMEO AND JULIET

De Baz Luhrmann. Avec Leonardo DiCaprio, Claire Danes, Brian Dennehy, John Leguizamo, Pete Postlethwaite, Paul Sorvino, Diane Venora. Scénario: Craig Pearce, Baz Luhrmann. Image: Donald McAlpine. Montage: Jill Bilcock. Musique: Nellee Hooper. États-Unis, 1996, 120 minutes. Au Faubourg (v.o.) et au Berri (v.f.).

MARTIN BILODEAU

Au cours des dernières années, plusieurs cinéastes ont transposé les pièces de Shakespeare dans un univers contemporain ou, du moins, étranger à celui dans lequel elles ont été créées. Histoire, sans doute, de montrer à quel point les thèmes chers au grand Will sont universels et hors du temps.

Or, passé ce constat, rares sont ceux qui ont encore quelque chose à dire. C'est là le problème du réalisateur australien Baz Luhrmann, qui nous avait donné le sympathique et inoffensif Strictly Ballroom et qui livre ici un Romeo and Juliet facile, vulgaire, décérébré, rempli d'effets-chocs, qui enserre les acteurs dans l'état des décors délirants et enterre les vers de Shakespeare sous un amas inconstant de thèmes musicaux à la mode. L'horreur faite film, sauf qu'ici, ce n'est pas l'Halloween que nous célébrons mais bien une des plus grandes tragédies de l'histoire de la dramaturgie.

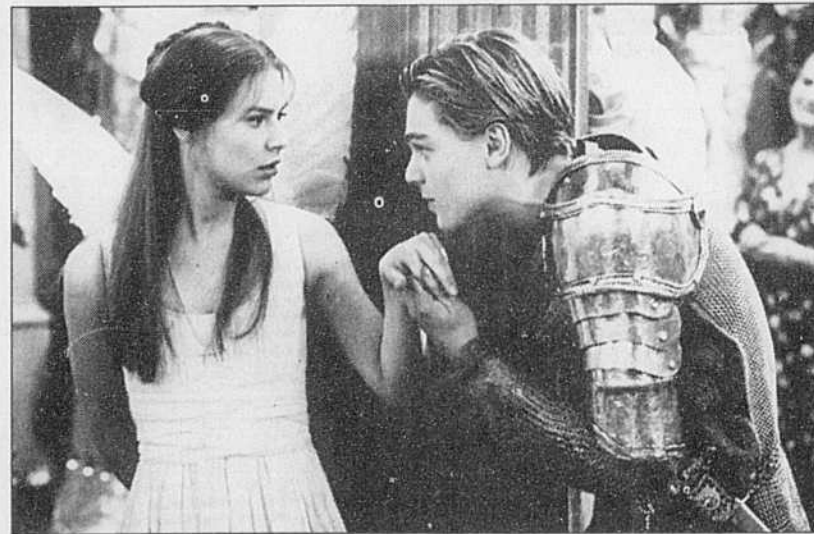
Une tragédie dont Luhrmann implanter l'action dans une ville imaginaire baptisée Verona Beach, sorte de futur immédiat, décadent, médiatisé à outrance, qui ressemble à un Disneyland sous les bombes ou à un Sarajevo sous les décombres. Une ville que le réalisateur filme à vol d'oiseau pour montrer la grandeur de sa décadence, remplie qu'elle est d'icônes religieuses vandalisées et de statues de la Sainte Vierge érigées au milieu des cendres. Un monde divisé par les Capulet aux torses huilés et les Montague aux jeans serrés, les premiers, blancs, les seconds, basanés. Les affrontements impitoyables des deux clans font siffler les balles et voler les postillons, sous le regard haineux des patriarches Capulet (Paul Sorvino) et Montague (Brian Dennehy).

Dans sa volonté inexplicable de provoquer, Luhrmann transforme les personnages secondaires: Tybalt (John Leguizamo) en mercenaire,

Mercurio (Harold Perrineau) en drag queen, Capulet en mafioso bisexuel, etc. Romeo, joué avec beaucoup de conviction par Leonardo DiCaprio — un acteur idéal pour le rôle —, et Juliette, interprétée par Claire Danes, sont heureusement sauvés de ce massacre qui met exagérément en perspective la pureté de leur cœur. Luhrmann réserve ainsi aux deux amants quelques belles scènes — dont celle de leur rencontre, mémorable — qui font toutefois regretter qu'elles s'inscrivent dans le cadre d'un film aussi insignifiant, qui évoque tous les fléaux de ce siècle sans en parler vraiment. Les guerres ethniques, l'omniprésence de la télévision, la violence urbaine et la déroute spirituelle ne sont que des repères contemporains que le réalisateur laisse nonchalamment sur le bas côté de sa route jalonnée de vains effets de mise en scène, qui obéissent aux volontés d'un scénario superficiel — que Luhrmann co-signe avec Craig Pearce — dont l'intrigue n'est que prétexte à célébrer l'esthétique racoleuse d'Oliver Stone (on pense surtout à Natural Born Killers), à répéter les fusillades sophistiquées de Quentin Tarantino, à faire joujou et à dilapider de gros sous.

Romeo and Juliet, c'est rien de moins qu'un gros clip de deux heures. Et rien de plus. La suite événementielle de la célèbre tragédie est respectée, mais les scènes charnières sont délaissées pour privilégier un rythme effréné. Le récit avance donc sans la réflexion qui met en perspective les agissements des personnages. Ainsi, les deux amoureux convolent devant le père Laurence (Pete Postlethwaite, excellent) avec une désinvolture qui ne tient pas compte du poids de leur trahison. Aussi, Shakespeare fait précéder le suicide de Juliette d'une longue tirade que Luhrmann a évacuée pour précipiter sa mort. Et la conclusion du film, ici bienvenue.

Enfin, les véritables pursistes n'ont pas besoin de voir le film pour en condamner le projet. Les autres, ceux qui sont à même d'apprécier Romeo et Juliette à travers toutes ses variations, de West Side Story de Robert Wise à Rami et Juliette d'Eric Clausen, du ballet de Prokofiev à l'opéra de Bellini, comprendront très rapidement que Baz Luhrmann n'en propose aucune lecture personnelle, aucune vision artistique nouvelle. Lire le texte de Shakespeare à l'envers serait tout aussi original, et bien moins coûteux.



Leonardo DiCaprio et Claire Danes dans Romeo and Juliet.

A L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
★★★★: très bon
★★★: bon
★★: quelconque
★: très faible
☞: pur cauchemar

LILIES (LES FELUETTES)

★★★ 1/2

Le réalisateur canadien John Greyson a relevé avec élégance et audace le pari de transposer à l'écran la pièce de Michel Marc Bouchard, Les Feluettes. Cette tragédie, qui se déroule dans le Roberval du début du siècle, récit de l'amour entre deux jeunes hommes ruiné par la jalousie d'un troisième, fait la part belle au texte de Bouchard, toujours superbe, tout en créant un univers imaginaire purement cinématographique. Au Faubourg (v.o.a.), Berri (v.f.). M.B.

MICROCOSMOS

★★★ 1/2

Un magnifique documentaire donne la vedette à des insectes. Signé Marie Perrenou et Claude Nuridsany, sur des images magnifiques et une musique envoûtante, il montre un peuple de l'herbe pas si loin de celui des hommes, qui aime, travaille, agresse. Quelques numéros clés: la balade du scarabée sacré avec sa boule de crotin et la grande étreinte nuptiale des escargots. Au Centre Eaton. O.T.

GET ON THE BUS

★★★ 1/2

Spike Lee livre un portrait très nuancé de la communauté afro-américaine masculine à travers ce récit racontant le périple d'une dizaine d'hommes qui traversent le pays en autobus pour répondre à l'appel lancé par le leader Louis Farrakhan. Dans ce huis clos sur quatre roues, le réalisateur remet en question les intérêts individuels et collectifs à travers une série de duels. Un manifeste tranquille, troublant, mis en images avec simplicité et originalité. Au Carrefour Laval, Centre-ville. M.B.

JUDE

★★★ 1/2

Du Britannique Michael Winterbottom, une adaptation de Jude l'obscur de Thomas Hardy. A la manière Ivory, un très ému amour pas de deux entre des amoureux illégitimes condamnés par le puritanisme de l'Angleterre victorienne. Une caméra de clairs-obscurs, une interprétation sensible surtout du côté de Kate Winslet (une des héroïnes de Sense and Sensibility), un climat lancinant, un très beau film. O.T.

UN AIR DE FAMILLE

★★★ 1/2

Cédric Klapisch adapte à l'écran la pièce d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri, sur le thème éternellement percutant de la famille castratrice. On sent un peu la source théâtrale mais la distribution magistrale (surtout Bacri dans la peau du fils mal aimé), des répliques de très haut vol, un humour noir savoureux sauvent entièrement la mise. Au Complexe Desjardins. O.T.

cinéma libre présente, au CINÉMA PARALLÈLE... L'ESCORTE de Denis Langlois... LA VOISINE de Diane Poitras... LE DÉSORDRE MAGIQUE de Bénédicte Deschamps... CONFESIONS DE NUIT de Denys Lortie... LA DÉROUTE de Rodrigue Jean...

KARMINA DANS LA VEINE DES FILMS ÉPEURANTS... UN FILM DE GABRIEL PELLETIER... AVEC ISABELLE CYR, ROBERT BROUILLETTE, YVES PELLETIER... UNE COMÉDIE HORRIBLEMENT ROMANTIQUE... UNE PRODUCTION DE NICOLE ROBERT...

L'HOMME IDÉAL Une COMÉDIE de GEORGES MIHALKA Avec MARIE-LISE PILOTE... Le parc Jurassique, c'est dans votre cour que ça se passe... microcosmos Le peuple de l'herbe...

LE POLYGRAPHE UN FILM DE ROBERT LEPAGE... PATRICK GOYETTE, MARIE BRASSARD, PETER STORMARE... MARIJA DE MEDEIROS, JOSÉE DESCHÈNES, JAMES HYNDMAN... DÈS LE 8 NOVEMBRE!

LES ARTS

CINÉMA

Banlieue béton

BEAUTIFUL THING

De Hettie MacDonald. Avec Glen Berry, Scott Neil, Linda Henry, Tameka Empson, Ben Daniels. Grande-Bretagne, 1995, 90 minutes. A l'Égyptien.

MARTIN BILODEAU

Beautiful Thing se présente d'entrée de jeu comme un conte de fées urbain. On s'attend donc à faire la connaissance d'une galerie de personnages colorés, à labourer un champ moral semé d'embûches, à se frayer un chemin entre les bons et les méchants, à repérer les prémonitions et contrer les mauvais sorts. Premier long métrage de Hettie MacDonald, d'après la pièce de Jonathan Harvey — jeune dramaturge qui en était à sa première expérience lorsque la pièce fut montée à Londres en 1994 —, Beautiful Thing tire chacune de ces ficelles, mais de façon allusive, allégorique. Car son univers s'inscrit dans la continuité du néoréalisme social anglais dont Ken Loach et Mike Leigh ont jeté les bases.

Le film de MacDonald raconte la vie quotidienne du monde bétonné de la banlieue londonienne, où chacun essaie de tirer son épingle d'un jeu socioéconomique déjà fait. C'est le cas de Sandra (Linda Henry), mère célibataire le jour, gérante d'un pub la nuit, maîtresse d'un jeune peintre oisif (Ben Daniels) dans ses temps libres. Linda s'inquiète des difficultés scolaires que connaît Jamie (Glen Berry), son fils adolescent que tournent en dérision ses camarades de classe, dont Ste (Scott Neil), son voisin de palier rendu taciturne par les sévices qu'exercent sur lui son père alcoolique et son frère dealer. Un soir, Ste se réfugie chez Jamie. Se développe entre ces opprimés une amitié qui ira bientôt au-delà de la simple camaraderie. Une amitié qui éveille les soupçons de la colorée jeune voisine (Tameka Empson) mais qui apporte aux deux jeunes hommes la force d'accepter leur différence.

Contrairement aux Américains, les Anglais n'aiment pas les personnages homosexuels tragiques. Les héritiers

d'Oscar Wilde et d'E. M. Forster — dont Maurice, écrit au début du siècle mais publié un an après sa mort survenue en 1970, constituait le premier roman optimiste sur le thème de l'homosexualité — proposent désormais des personnages qui défient l'autorité sociale, déclarent publiquement leur marginalité. Sunday, Bloody Sunday, de John Schlesinger, et My Beautiful Laundrette, de Stephen Frears, en sont de parfaits exemples. Beautiful Thing avance dans le petit sillon creusé par ces quelques audacieux prédécesseurs, sans toutefois emprunter un ton pamphlétaire ou dénonciateur. Jonathan Harvey parle avec franchise et délicatesse d'éveil sexuel, sans pédagogisme ni morale appuyée, à travers un portrait dessiné par petites touches. Sans baliser son récit d'événements catalyseurs ou révélateurs, Harvey étudie la progression psychologique de ses personnages, les confronte à eux-mêmes et aux autres.

On devine qu'à la scène, le récit de Beautiful Thing devait être mieux ramassé. Le film manque de cohésion sur le plan de la continuité, comme si les liens qui rattachent les scènes ne fonctionnaient que la moitié du temps. Aussi, la mise en scène de MacDonald manque de cette fantaisie, de cette légèreté qu'appelle ce récit joyeux et optimiste. La réalisatrice, qui travaille habituellement pour la scène, sait néanmoins diriger des comédiens. Glen Berry et Scott Neil, deux apprentis acteurs de 17 ans (ils ont l'âge des personnages, phénomène plutôt rare vu la délicatesse du sujet) sont criants de vérité, d'autant plus qu'ils ne répondent à aucun des stéréotypes habituels. Linda Henry livre quant à elle une Sandra plus vraie que nature dans un rôle de femme moderne, sorte de volcan qui fait irruption sans prévenir et se rendort avec la même spontanéité.

Enfin, il serait injuste de passer sous silence la musique des Mamas and the Pappas entendue tout au long du film. Injuste parce que, contrairement aux productions hollywoodiennes qui nous assomment avec leurs bandes sonores à la mode, Beautiful Thing confère à ces chansons déjà existantes une véritable fonction narrative.



Scott Neal (Ste) et Glen Berry (Jamie).

Advertisement for the film 'La nuit du déluge' (The Night of the Flood) by Odile Tremblay. It features a photo of Geneviève Rochette and Jacques Godin. Text includes: 'maintenant à l'affiche au CINÉMA PARALLÈLE', 'LA NUIT DU DÉLUGE', 'UN FILM DE ODILE TREMBLAY', 'GENEVIÈVE ROCHETTE • JULIE MCLEMMENS', 'JACQUES GODIN • O VERTIGO', 'CINÉMA PARALLÈLE', '31 OCTOBRE À 17H00', '1er NOVEMBRE À 17H30', '2 et 3 NOVEMBRE À 13H30', '4 au 7 NOVEMBRE À 17H30'. Source: ALLIANCE VIVAFILM.

Mirage sur fond d'amnésie

UN HÉROS TRÈS DISCRET

Réalisation: Jacques Audiard. Scénario: Alain Le Henry et Jacques Audiard d'après le roman de Jean-François Deniau. Avec Mathieu Kassovitz, Anouk Grinberg, Sandrine Kiberlain, Jean-Louis Trintignant, Albert Dupontel. Image: Jean-Marc Fabre. Musique: Alexandre Desplat. Au Complexe Desjardins.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

On savait déjà que Jacques Audiard était un cinéaste à surveiller. Et son premier film Regarde les hommes tomber révélait une des voix les plus intéressantes de la relève du cinéma français. Avec ce second long métrage Un héros très discret couronné du prix du meilleur scénario à Cannes, Audiard révèle la maîtrise d'un réalisateur chevronné. Maîtrise d'un scénario brillant, d'une direction d'acteur menée de haute main, d'un regard fascinant sur les vérités et mensonges d'une époque obscure qui ouvrirait la porte à toutes les mystifications.

Adapté du roman de Jean-François Deniau, le film est le portrait d'un imposteur (Mathieu Kassovitz), un rien du tout qui change d'identité au sortir de la Seconde Guerre mondiale, plaqué tout: mère abusive et épouse (Sandrine Kiberlain), pour s'immerger dans la peau d'un personnage imaginaire. Il deviendra un ex-héros d'une résistance qu'il n'a pas vécue, convainquant tout le monde de hauts faits imaginaires, perdant sa propre identité au détour, engoncé dans des mensonges sans fin alors qu'il se voit catapulté haut gradé dans la zone d'occupation française en Allemagne et supervise les exécutions des traitres français à la patrie.

Mathieu Kassovitz n'est pas seulement un cinéaste de grand talent. Dirigé par d'autres, il s'avère également



Mathieu Kassovitz est un acteur capable de prendre toutes les apparences.

un acteur souple comme un chat, capable de changer d'apparence, de registre, de jouer ici tout en demitons un personnage trouble et troublant. Le comédien n'en fait jamais trop et réussit à créer un personnage entre deux eaux, quasi candide, jamais immonde, presque sympathique. Le film ne sera jamais une dénonciation du mensonge mais presque son apologie par la bande. «La vraie vie est ailleurs», disait Rimbaud. Dans un monde inventé parfois, surtout si le climat s'y prête, si pas grand-monde n'a envie que leur propre vérité éclate au grand jour. La France de la libération fut aussi une France amnésique qui cherchait à faire oublier ses petites trahisons, ses lâchetés, dont le héros ici incarne les dérobades. Son destin éclaire tous les autres et un pan d'histoire collective est soulevé à

travers son cas individuel. Gravitant autour de ce personnage mirage et quasi éthéré, deux femmes: l'épouse incarnée par la toujours vibrante, juste et émouvante Sandrine Kiberlain, et la maîtresse, fantasque et noire que joue ici Anouk Grinberg dans un registre plus monolithique. S'insèrent aussi les silhouettes de résistants, souvent drôles et pathétiques. Car le film ne sombre jamais dans le drame, garde les couleurs de la comédie même au milieu des mystifications les plus révoltantes, et la mise en scène d'une grande sobriété au délire contrôlé, satirique est orchestrée d'une main sûre. Le film est

porté par ce scénario tout en souplesse, glissant d'une scène à l'autre sans jamais accrocher ni décrocher, comme une démonstration sans faille du pouvoir de l'illusion. Mathieu Kassovitz y a apporté cette dimension d'innocence qui absout tous les crimes, nivelle vérités et mensonges, et laisse le spectateur dans des limbes où le réel n'a pas plus de valeur que l'illusion, où tout se justifie. Jacques Audiard, une fois de plus visé à l'essentiel, drôle et fin, toujours subtil, gardant le cap sur son climat d'ambiguïté, habile, brillant, il s'impose comme un des cinéastes majeurs de la nouvelle Nouvelle Vague française.

Advertisement for the 'Cinéma 95' festival. It features a film reel graphic and text: 'Cinéma 95', '4-10 NOV 1996', 'UN FESTIVAL DE FILMS EN FRANÇAIS', 'SOUS-TITRÉS EN ANGLAIS', 'MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL', 'AUDITORIUM MAXWELL CUMMINGS', '1379 SHERBROOKE OUEST'. It lists ticket prices and shows the festival is presented by the Musée des beaux-arts de Montréal.

Advertisement for the film 'Les trois frères' (The Three Brothers) by Bernard Campan and Pascal Legitimous. It features a photo of the three main characters and text: 'LES FILMS 13', 'de Claude LÉLOUCH', 'HOMMES FEMMES Mode d'emploi', 'MERVEILLEUSEMENT DYNAMIQUE et drôle avec une tendresse qui déborde de partout... Donne le goût de la vie!', 'Le No 1 du box-office français', 'LES TROIS FRÈRES', 'ENCORE PLUS DRÔLE que LES VISITEURS!', 'Le film des INCONNUS', 'BERNARD CAMPAN PASCAL LEGITIMOUS DIDIER BOURDON'.

Advertisement for the film 'La promesse' (The Promise) by Luc and Jean-Pierre Dardenne. It features a photo of Jérémie Renier and Olivier Gourmet. Text includes: 'QUINZAINE DES RÉALISATEURS - CANNES 96', 'FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FRANCOPHONE - NAMUR 96', '« UN FILM REMARQUABLE D'UNE SIMPLICITÉ BOULEVERSAUTE ! »', '« UN ÉBLOUISSEMENT TOTAL : Une oeuvre d'une grande force ! »', '« UN TORRENT D'ÉMOTIONS, une vie stupéfiante ! La révélation de Cannes s'avère un film très important. »', '« UN DUO EXCEPTIONNEL : UN GRAND FILM ! »', '« JÉRÉMIE RENIER, UN ADOLESCENT PRODIGE ! »', '« UNE VRAIE RÉVÉLATION ! »', 'La PROMESSE', 'DÈS LE 8 NOVEMBRE!', 'ALLIANCE'.

Advertisement for the film 'Les Feluettes' by Michel Marc Bouchard. It features a photo of Michel Marc Bouchard and text: '14 NOMINATIONS AUX GÉNIE', 'MEILLEUR FILM • MEILLEUR RÉALISATEUR • MEILLEURS ACTEURS', '« SUPERBE, SPECTACULAIRE ! »', '« Michel Marc Bouchard relève le défi cinématographique de ce grand rêve Shakespearien ! »', 'Les Feluettes', 'de Michel Marc Bouchard', 'v.f. de Lilies un film de John Greyson', 'GAGNANT FESTIVAL DES FILMS DU MONDE', 'FESTIVAL DE LOCARNO', 'FESTIVAL DE BLOIS', 'ALLIANCE'.

Advertisement for the film 'Un héros très discret' by Jacques Audiard. It features a large photo of Mathieu Kassovitz and text: '« MATHIEU KASSOVITZ EST LE MÉTÈORE DU NOUVEAU CINÉMA FRANÇAIS ! »', 'LE NOUVEL OBSERVATEUR', 'Le film qui a reçu plus de louanges que tout autre film à Cannes en 1996...', '« NOUS AVONS AIMÉ À LA FOLIE... »', 'ont déclaré dans Le Film Français', 'UN HÉROS TRÈS DISCRET', 'Les vies les plus belles sont celles qu'on invente.', 'ALLIANCE'.

LES ARTS

THÉÂTRE

Une compagnie au cœur de la Cité

SUR SCÈNE

LE CRYPTOGRAMME

Cette première mise en scène de Denise Guilbault est proprement éblouissante, bien appuyée qu'elle a été dans tous les domaines. Il faut dire que Marc Labrèche et surtout Elise Guilbault sont dans une très grande forme. Et à leurs côtés, Louis-Philippe Davignon-Daigneault, à ses débuts lui aussi, s'en tire fort bien. Il s'agit de plus d'un beau texte de David Mamet, dans un registre plus feutré que ce que j'avais vu de lui jusqu'ici. A mon avis, le spectacle à voir à Montréal par les temps qui courent. Le Quat sous, c'est petit, dépêchez-vous de réserver en composant le (514) 845-7277.

LES COMBUSTIBLES

C'est la guerre. Un professeur, son assistant et une étudiante en sont réduits à se demander quels livres brûler pour combattre le froid. C'est en peu de mots ce que raconte cette pièce d'Amélie Nothomb. Mais même avec un argument qui ne manque pas d'intérêt, ce texte souffre de ne pas avoir été écrit expressément pour le théâtre. De plus, à la mise en scène, René Richard Cyr en a trop demandé à des dialogues qui, pour être de brillantes conversations de salon, ne font pas nécessairement un matériel malléable pour une distribution. Le décor de Claude Goyette pèse aussi sur ce spectacle. Dans ce contexte, ni Jean Besré ni Jean-François Casabonne ni même Céline Bonnier n'arrivent à faire décoller cette pièce qui tient l'affiche de l'Espace Go jusqu'au 16 novembre.

JOIE

Pol Pelletier reprend une fois de plus *Joie*, un solo qu'elle a créé en 1992 et qu'elle n'a cessé de jouer un peu partout depuis. Ce spectacle lui a aussi valu le prix de la meilleure comédienne de la part de l'Association québécoise des critiques de théâtre cette année-là. Pour le jouer autant qu'elle veut, elle a élu domicile au 55, rue Prince, dans le Vieux-Montréal. On y rappelle notamment l'aventure du Théâtre expérimental des femmes. En plus d'une performance d'actrice

et de conteuse comme on en a rarement vu sur nos scènes, il s'agit d'une passionnante autobiographie théâtrale, digne d'un artiste qui n'a jamais accepté les compromis.

L'HOMME AUX TRÉSORS

Cette création, venue d'Abitibi-Témiscamingue, a remporté deux Masques en 1995: celui du meilleur texte original (Marie-Louise Nadeau) et celui de la meilleure actrice de soutien (Isabelle Drainville). Curieusement, néanmoins, c'est surtout à cause de la mise en scène enlevée de Jean-Stéphane Roy que ce spectacle séduit. Son parti pris de tourner en farce ce conte théâtral convient parfaitement à cette histoire de petit menuisier débarquant dans un village minier. *L'Homme aux trésors* peut aussi compter sur un quatuor d'acteurs polyvalent et plein de ressources. Menée tambour battant, cette comédie villageoise, qui respire la santé, jette une bouffée d'air frais sur un automne théâtral quelque peu tristounet. Dépêchez-vous, ce n'est à l'affiche de La Li-corne que jusqu'au 9 novembre.

Océan

Deuxième volet de la *Trilogie des histoires* qu'interprète, signe et met en scène Pol Pelletier, *Océan* en est aussi le versant plus intérieur. Le spectacle s'ouvre sur le départ de l'actrice du Théâtre expérimental des femmes et se termine sur la mort de sa mère. Cette dernière scène est une des plus belles qu'il m'ait été donné de voir au théâtre, toutes productions confondues. Pol Pelletier évoque aussi au cours de ce spectacle solo sa quête spirituelle auprès d'un gourou en Inde. Il est difficile de déterminer ici qui, du texte, des gestes ou de la voix, fait de ce solo une expérience si forte tant tout concourt au succès de cette autobiographie dramatique. Chose certaine, cette actrice ne laisse jamais redescendre la tension dramatique. Découvrez par la même occasion le 55, rue Prince, dans le Vieux-Montréal, lieu où la trilogie a installé ses pénates tant que le public s'y montrera le nez. *Hervé Guay*

À l'aube de son 25^e anniversaire, la compagnie de théâtre les Deux Mondes inaugurera le 4 novembre prochain son tout nouveau centre de production et de diffusion situé rue Chabot, à Montréal, en plein cœur du quartier Villeray. La naissance de ce nouveau lieu de théâtre sera marquée par la 21^e création de la compagnie, *Leitmotiv*, un drame musical théâtralisé à partir de la musique et de l'environnement sonore imaginés par Michel Robidoux et mis en scène par Daniel Meilleur.

PIERRE CAYOULTE
LE DEVOIR

En mal de rayonnement international, animé par l'obsession de la compétitivité et de l'excellence, le milieu des affaires québécois devrait prendre exemple sur le milieu de la culture. Le parcours de la compagnie des Deux Mondes (autrefois le Théâtre de la Marmaille), à ce chapitre, est exemplaire.

Fondée en 1973 par Daniel Meilleur, France Mercille et Monique Rioux, la compagnie a créé depuis une vingtaine de spectacles et donné plus de 3500 représentations sur cinq continents. L'œil collé sur la feuille de route de Robert Lepage, on a trop souvent tendance à oublier l'extraordinaire succès international de la compagnie que dirige Pierre MacDuff. Traduite en quatre langues, *Histoire de l'oise* de Michel Marc Bouchard est présentement jouée en anglais à Brighton, en Angleterre.

La troupe fera cap dans les prochains mois sur Arnhem (Pays-Bas) puis Hong-Kong et Manille. Daniel Meilleur et Michel Robidoux reviennent quant à eux d'Arhus, au Danemark, où le spectacle *Terre promise Terra promessa* a fait un malheur. Et ça se poursuit ainsi depuis vingt ans, presque discrètement, loin des clamours des médias, en France, au Portugal, au Japon, au Vietnam — ils ont été la première troupe occidentale à se produire à Hanoi après la guerre — aux Etats-Unis et au Mexique. Leur spectacle *L'Umiak* (1982) a été présenté dans le Grand Nord québécois bien avant qu'il soit de bon ton de s'intéresser aux Inuits.

Le village global

Sans déroger à sa mission première qui est la recherche, la compagnie des Deux Mondes a compris longtemps avant les autres que la Terre est un village global, que l'imaginaire et les grands questionnements et de l'âme et de la théâtralité relèvent de l'universel. Petit train va loin.

C'est justement le train et son riche univers mythique qui ont inspiré le musicien Michel Robidoux pour le nouveau spectacle *Leitmotiv* que l'on créera le 4 novembre prochain au tout nouveau Théâtre des Deux



YVES DUBÉ

Après des succès internationaux comme *Histoire de l'oise* et *Terre promise*, le Théâtre des Deux Mondes inaugure sa nouvelle salle avec une création, bien sûr.

Mondes. «*Le train représente le rêve, l'angoisse, la marque de l'homme dans la nature, la guerre, la colonisation. La gare, ce lieu où tous les destins s'entrecroisent, a également quelque chose de très poétique*», dit-il. Il a profité de ses nombreux voyages pour capter, à l'aide d'un magnétophone miniature, divers sons de train que l'on retrouvera dans l'environnement sonore de *Leitmotiv*.

Le spectacle conjuguera la musique, le jeu, le chant, le théâtre, l'opéra et la vidéo. Fait inusité, *Leitmotiv* est né de la musique de Michel Robidoux.

C'est donc à partir de la musique que l'on a imaginé la partie vidéo et tout le reste. Et ce n'est qu'à la toute fin de l'entreprise de recherche que l'on a sollicité le conseiller à la dramaturgie et aux textes Normand Canac-Marquis.

«*C'est l'histoire de la destruction de deux corps et deux âmes. Nous sommes en temps de guerre. Un homme et une femme s'aiment — on peut imaginer les amants de Sarajevo — et tentent de sauver leur amour et de se soustraire au conflit fratricide qui bouleverse le pays. La femme, Rosa, quittera son pays, son amant et son enfant. Cinquante ans plus tard, son enfant la retrouve, à Montréal, et entreprend de remonter le fil de son histoire*», raconte Daniel Meilleur.

La contribution de Normand Canac-Marquis a été originale. Il a imaginé une dizaine de lettres, celles que les deux protagonistes se seraient adressées. A partir de cette correspondance, on a conçu le texte de cette pièce où il est question de la vie et de la mort, du réel et de l'imaginaire, de la guerre et de la poésie.

Les comédiens Réal Bossé et Carolline Lavigne, de même que la mezzo-soprano Noëlla Huet, donneront vie à ce spectacle qui, selon Michel Robidoux, nous rappelle les consé-

quences de l'intolérance à travers la rencontre de trois imaginaires.

Aller vers les gens

Pour le directeur général de la compagnie des Deux Mondes, Pierre MacDuff, il est quelque peu absurde d'entendre un certain contrediscours voulant qu'il y ait trop de lieux de théâtre à Montréal. «*On a longtemps déploré l'insuffisance de lieux de théâtre à Montréal et, au moment même où les compagnies s'en donnent enfin, on s'interroge sur le bien-fondé de ces investissements. Je crois, au contraire, qu'il n'y a pas assez de lieux de théâtre*».

De voir un théâtre rue Chabot, au cœur du quartier Villeray, étonne. La compagnie s'y est installée pour des raisons économiques, bien sûr. Une pareille salle au centre-ville aurait coûté dix fois plus. Mais il y a davantage, ajoute Daniel Meilleur. «*Nous voulons vraiment aller vers les gens. Nous voulons entrer dans la cité. Nous souhaitons accueillir d'autres compagnies, des jeunes compagnies, des gens qui partagent notre passion pour la recherche et qui travaillent dans le même esprit que nous. Nous allons aussi offrir des ateliers. Pourquoi, par exemple, ne pas former une troupe de théâtre amateur avec des gens du quartier?*»

Les premiers pas en ce sens ont été faits cette semaine. On a invité les voisins de la rue Chabot à assister aux avant-premières de *Leitmotiv* et ils ont répondu avec enthousiasme.

À l'aube de ses 25 ans, le Théâtre des Deux Mondes ne semble pas à bout de souffle. Loin de là. Comment expliquer sa longévité? «*Par notre acharnement à nous consacrer d'abord et avant tout à la recherche, ce qui nous amène nécessairement à nous renouveler*», répond Daniel Meilleur.



YVES DUBÉ

tnm

un texte de **Normand Chaurette**
mise en scène de **Denis Marleau**
une création du **Théâtre USU**
avec **Marc Béliand**
Andrée Lachapelle
Julie McClements
Jean-Louis Millotte

le passé de l'Indiana

UNE CRÉATION REMARQUÉE À AVIGNON
«...une mise en scène ingénieuse et d'une diabolique précision...»
- LE SOIR
«...brillantissime...»
- NICE-MATIN
«Tout témoigne d'une inspiration rigoureuse, originale. On en redemande.»
- LA MARSEILLAISE

décor Michel Goulet costumes Lyse Bédard musique Denis Gougeon lumière Guy Simard maquillage et coiffure Angelo Barsotti assistance à la mise en scène Michèle Normandin et Allain Roy

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE • DU 5 AU 30 NOVEMBRE

À USINE 1345, avenue Lalonde (au sud d'Ontario, entre Panet et Visitation) Métro Beaudry

RÉSERVATIONS : 521-4493
Admission : 790-1245
du mardi au vendredi 20 h, samedi 16 h et 21 h

coproduction théâtre usu et Théâtre français

ALCAN BANQUE NATIONALE LE DEVOIR TVA

Il est encore temps de s'abonner à la saison 96-97 et de réserver son fauteuil dans le nouveau TNM !
866-8668

LA MAISON THÉÂTRE présente Le Rêve de PINOCCHIO

38 représentations à Montréal plus de 6 500 spectateurs ! Pinocchio vous remercie

Une production du Théâtre de Sable pour les enfants de 4 à 9 ans
Du 16 octobre au 3 novembre 1996

Vendredi, 1er nov. à 19 h 30
Samedi et dimanche, 2 et 3 nov. à 11 h, 13 h, 15 h

COMPLÉT

Texte et mise en scène : Gérard Bibeau • Conception visuelle : Josée Campanale • Avec : Martin Genest et Agnès Zacharie

Attention!
Ce spectacle est présenté à l'Espace La Veillée
1371, rue Ontario Est, Montréal

Réervations : 288-7211

Laissez-vous charmer par une parole aussi envoûtante que le chant des sirènes et partez pour des contrées insoupçonnées.

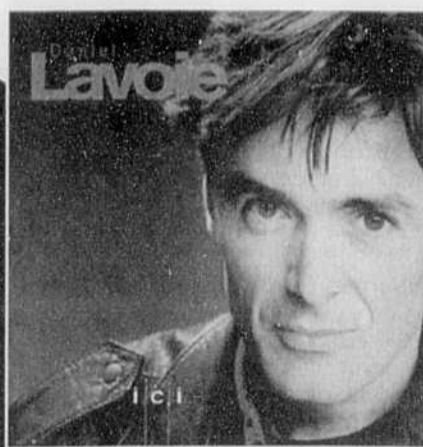
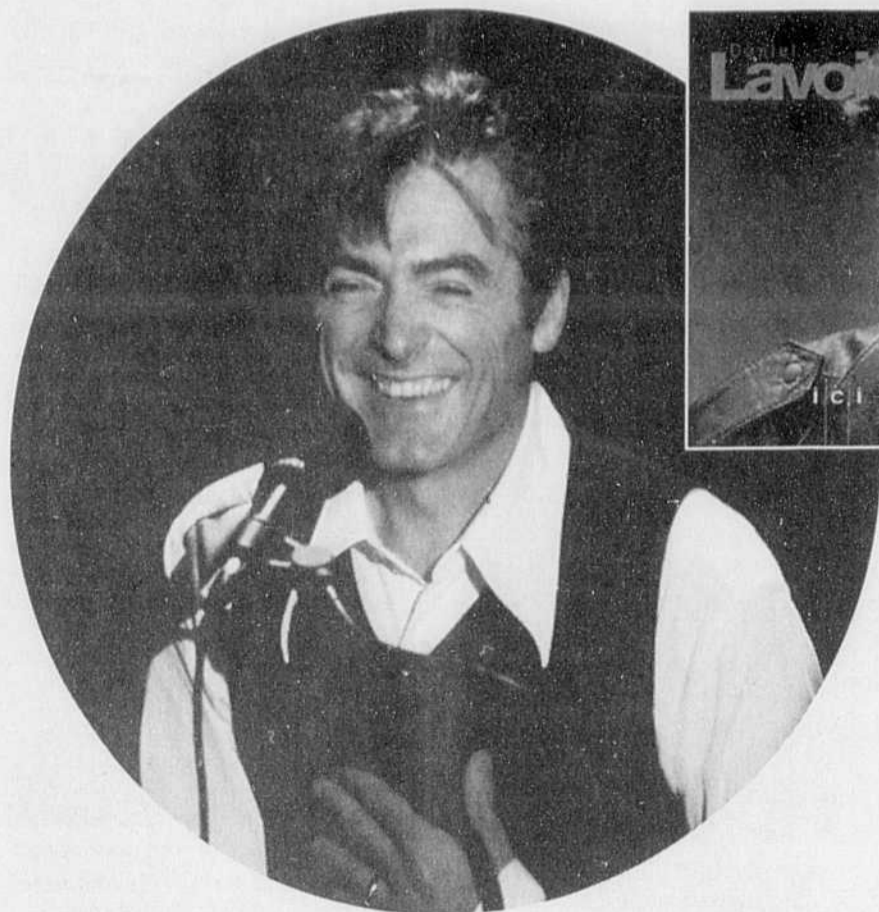
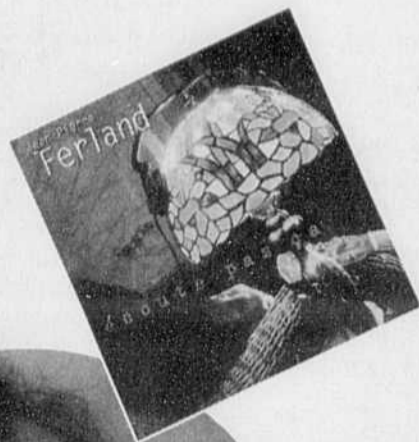
La *fil*le
de Christophe Colomb

de RÉJEAN DUCHARME • Adaptation et mise en scène MARTIN FAUCHER • avec MARKITA BOIES

DU 5 AU 10 NOVEMBRE 1996
théâtre d'aujourd'hui
3900, rue St-Denis, Métro Sherbrooke,
RÉSERVATIONS 282-3900

GESTION SON IMAGE ET DISQUÉBEC FÉLICITENT

LEURS ARTISTES EN NOMINATION



Jean-Pierre Ferland **4** nominations



Dan Bigras **4** nominations



Marie-Jo Thério **1** nomination



Robert Charlebois **1** nomination



Kim Yaroshevskaya **1** nomination

Daniel Lavoie, 7 nominations



Ex-Libris **1** nomination



Les Frères à ch'val **3** nominations



Pierre Légaré **1** nomination



EX-LIBRIS album pop rock

KIM YAROSHEVSKAYA album enfant

ROBERT CHARLEBOIS artiste québécois s'étant le plus illustré hors Québec

PIERRE LÉGARÉ album humour

MARIE-JO THÉRIO interprète féminine

LES FRÈRES À CH'VAL révélation de l'année, album rock, groupe de l'année

DAN BIGRAS interprète masculin, spectacle auteur/compositeur/interprète, auteur ou compositeur, album rock

JEAN-PIERRE FERLAND interprète masculin, spectacle auteur/compositeur/interprète, scripteur, metteur en scène

DANIEL LAVOIE interprète masculin, auteur ou compositeur, chanson populaire, spectacle auteur/compositeur/interprète, album populaire, réalisateur de disque, arrangeur.

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Quatre remarquables transcriptions

De Bach à Bartók, de Québec à Berlin, la récolte est riche d'interprétations fascinantes

FRANÇOIS TOUSIGNANT

MUSIC OF BACH'S SONS

Carl Philippe Emmanuel Bach: Symphonie en mi bémol majeur Wq 179. Wilhelm Friedmann Bach: Ouverture en sol mineur (précédemment attribuée à Jean Sébastien Bach BWV 1070); Sinfonia en fa majeur, F. 67. Johann Christoph Friedrich Bach: Sinfonia en ré mineur; Jean Chrétien Bach: symphonie en sol mineur, op. 6, n° 6. Les Violons du Roy. Dir.: Bernard Labadie. Dorian DOR-90239

Bernard Labadie part à la découverte d'un répertoire hybride qui fait office de chaînon manquant entre la «sinfonie» baroque et la symphonie classique. Jean Chrétien et Carl Philippe Emmanuel Bach ont eu une importance et une réputation très imposantes en leur temps, transformant le langage et les formes de leur père. Quand au fils aîné de Bach, Wilhelm Friedmann, sa vie est restée plus secrète et misérable.

Des deux premiers compositeurs, on entend une musique qui utilise les ressorts de l'écriture galante encore parfois combinés avec des techniques plus baroques. La musique se teinte souvent d'une énergie débordante, voire hachée et échevelée, symptôme du mouvement *Sturm und Drang* qui déferlait alors sur une partie de l'Europe.

C'est ici que Labadie et ses musiciens sont à leur meilleur. La vigueur est parfois presque excessive; la joie de faire cette musique en virtuoses donne alors un éclat original. La petite troupe des Violons du Roy n'a en effet pas de grande puissance et c'est par la brillance et la précision maniaque du jeu des instrumentistes que le chef compense le manque de poids. Le grand avantage de cette approche est de garder la trame sonore toujours transparente et de souligner sans ostentation les divers rythmes de danse.

Le disque est fort bien enregistré et le livret vous en fera connaître plus sur cet espèce de trou noir de l'histoire de la musique entre deux



époches plus connues. Cela augmente l'intérêt.

WISPELWEY — SCHUBERT

Franz Schubert: Sonate en la mineur pour arpeggione et piano, D 821; Trois sonatines pour violon et piano op. 137 (D. 384, 385 et 408) (transcription de Pieter Wispelwey). Pieter Wispelwey, violoncelle; Paolo Giacometti, pianoforte. Channel Classics CCS 9696

Les passages de Pieter Wispelwey ne laissent pas le mélomane monotone indifférent. Cet artiste a le don rare de séduire et de convaincre, réunissant dans une même personnalité artistique un technicien hors pair et un musicien accompli. Un nouveau disque intéresse alors davantage.

Les trois *Sonatines* de Schubert pour violon — à l'origine, mais elles sont ici transcrites par Wispelwey

pour son instrument — révèle un tout autre charme que celui qu'on leur connaît au violon. La personnalité plus chantante et plus chaude du violoncelle permet des contrastes jusqu'à présent inouïs. Un bel exemple en est le mouvement lent de la première sonatine; si le violon montre gauchement les lignes d'accompagnement en basse Alberti, lorsqu'on les entend au violoncelle, elles retrouvent leur véritable signification et sonnent avec encore plus d'effet.

De manière générale, il faut dire aussi que cette musique était encore écrite pour piano et violon. Ce dernier instrument a donc alors souvent un rôle musical subordonné. Par contre, au violoncelle, la perspective change et une unité plus convaincante s'établit. On pense même entendre une nouvelle œuvre. Ces «petits» Schubert se transforment alors en vrai Schubert.

Auparavant, la célèbre *Arpeggione*, magnifique de naturel et de plaisir. On y regrette cependant encore plus une chose, à savoir le pauvre pianoforte sur lequel joue Paolo Giacometti. Rien pour nous faire aimer cet instrument même bien joué — car musicalement parlant, le «pianiste» se hisse à la hauteur de violoncelliste.

La sonorité ne nous fait quand même pas oublier qu'on entend ici une belle paire, de la bien belle mu-

sique faite avec amour. Cela est très contagieux. C'est, après tout, ce qui importe.

AGNUS DEI

Musiques chorales sacrées de Barber, Fauré, Palestrine, Mozart, J. S. Bach, Rachmaninov, Elgar, Górecki, Mendelssohn et Allegri. Chœur de New College d'Oxford. Dir.: Edward Higginbottom. ERATO 0630-14634-2

Offrez-vous ici un moment de détente un peu facile mais combien agréable. De l'arrangement de Barber de son célèbre *Adagio* pour quatuor à cordes en *Agnus Dei* jusqu'à l'inévitable *Miserere* d'Allegri, la musique transporte effectivement dans un monde d'harmonie intérieure (c'est le concept même à la base du disque).

Il y a aussi des découvertes, rien de très très choquant rassurez-vous: le type de langage musical choisi par Edward Higginbottom est très conservateur et va séduire même les plus rébarbatifs au XX^e siècle. Elgar et Górecki ne sont pas des innovateurs de langage.

C'est donc le sentiment de prière pour la paix qui se dégage de l'enregistrement. Le chœur du New College, Oxford est d'une intonation sans faille, ce qui nous vaut un Barber et un Palestrina de grande classe. La diction française est un peu molle dans le *Cantique de Jean Racine* de Fauré, qu'on écoute néanmoins avec grand intérêt dans l'arrangement de John Rutter pour cordes et harpe.

On croit reposer sur les ailes d'un ange.

En plus, on sent une réelle sincérité émaner du disque. On traite le livret — absolument magnifique — comme une sorte d'objet d'art avec ses photos de piliers, d'arches et de voûtes du gothique anglais. Si vous avez un ami qui n'arrive pas à se réconcilier avec le monde, offrez-lui ce disque. Vous serez étonné des pouvoirs de la musique, qui peut encore adoucir les mœurs.

LEILA JOSEFOWICZ SOLO

Béla Bartók: Sonate pour violon seul, BB 124; Fritz Kreisler: Recitatif et scherzo-caprice, op. 6; Eugène Isaye Sonates pour violon seul en ré mineur, op. 27 n° 3, et en mi mineur, op. 27 n° 4; Niccolò Paganini: Introduction et variations sur «Nel cor più non mi sento» de «La Molinara» de Paisiello; Heinrich Wilhelm Ernst: Les Roi des aulnes, op. 26, grand caprice pour violon seul d'après le lied éponyme de Schubert. Leila Josefowicz, violon. Philips 446 700-2

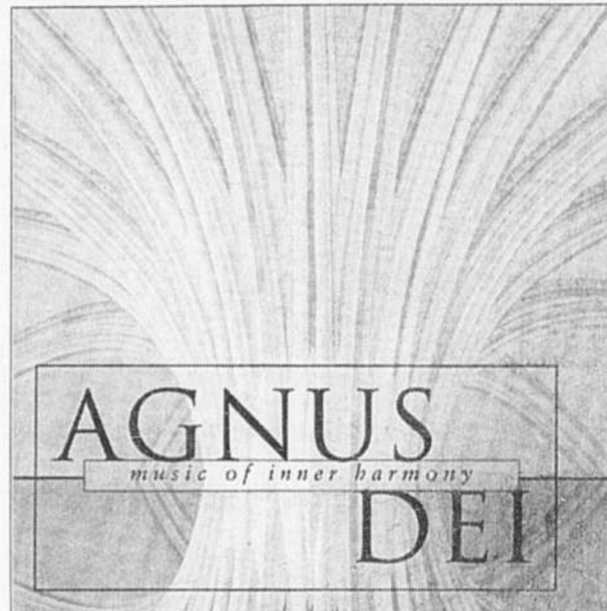
La jeunesse est ardente et audacieuse. «Froid aux yeux, connais pas» semble nous dire Leila Josefowicz avec son deuxième enregistrement. Elle s'attaque — de plus conservateurs diraient qu'elle ose s'attaquer — à des monstres de virtuosité et des monstres de musique. Commençons donc par la virtuosité.

Je ne connaissais pas ces variations de Paganini, comme cet arrangement de cirque instrumental du



Roi des aulnes. Que dire de plus que c'est époustouflant, à couper le souffle et à s'en effondrer sur sa chaise? Il faut l'écouter deux fois pour le croire. Leila Josefowicz transforme la virtuosité en musique, tout un événement et toute une performance.

C'est encore la virtuosité électrisante qui ressort de l'audition de la fulgurante *Sonate* pour violon seul de Bartók. Toutes les difficultés sont effacées et l'intelligence du contrepoint y est très grande. La violoniste excelle à tous ces exploits d'écriture, ces effets étourdissants et poignants. On sent que, quelque part, on tient là une grande vision de l'œuvre. Pourtant, il me semble que tout cela est trop policé, trop bien mis en place. L'impression de risque, de fil tendu à se rompre ou de désolation s'amoins. Peut-être l'expérience du concert apporterait-elle un autre éclairage? C'est tout de même plus que recommandable et Sir Yehudi doit être plus que ravi d'entendre ainsi rendu ce qu'il a commandé et qui lui a été dédié.



dans les **Fougères foulées** du regard

Lauréate du Prix d'auteur des 5^e Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis (Paris) France

«Le spectateur se reconnaît en face de ces êtres multiples qu'incarnent des danseurs d'une justesse exemplaire, autant dans le geste que dans l'interprétation.»
Voir (Montréal)

Louise Bédard Danse
en coproduction avec L'Agora de la Danse

De retour
6 représentations seulement

7-8-9, 14-15-16 novembre à 20h

L'AGORA DE LA DANSE
810, CHARRIER
MÉTRO SHERBROOKE
525-1500
BANQUE LAURENTIENNE

PRO MUSICA

LES ARTS du Maurier présentent

En l'honneur du bicentenaire de naissance de Franz Schubert
Le 4 novembre 1996, à 20 h

ANDREAS SCHMIDT, baryton
RUDOLF JANSEN, pianiste
Au programme: Le cycle Die Schöne Müllerin (La Belle Meunière).

INFORMATIONS: PRO MUSICA, tél. 845-0532
Billets: 25 \$, 18 \$, (étudiants: 10 \$) redevance en sus

Lufthansa AIR CANADA Consulat général d'Allemagne

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Les **Trois Sopranos**

... un clin d'œil aux trois célèbres ténors!

Au programme: Mozart, Cilea, Donizetti, Puccini, Bizet, Offenbach, Saint-Saëns, Gounod, Delibes et autres.

La magie descendue du ciel!
Le Nouvelliste

Le mercredi 6 novembre 1996 - 20 h

Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Peladeau
300, BOUL. DE MAISONNEUVE EST, MÉTRO BERRI-UQAM
BILLETTS / 987-6919

N.B.
À LA
CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA
CBF-FM 100,7
www.radio-canada.com

Place aux jeunes auteurs!
Première de quatre soirées consacrées à l'événement théâtral "38": 38 auteurs de moins de 38 ans se sont inspirés de 38 œuvres dramatiques de Shakespeare pour écrire 38 contes joués par 38 comédiens. Musiciens: Diane Labrosse et Jean Darling.
Présentation: Yvan Bienvenue.
Animation: MICHEL GARNEAU.
LES DÉCROCHEURS... D'ÉTOILES
Vendredis 8, 15, 22 et 29 novembre à 22 h 10

ÉVA, l'une des plus belles voix de la chanson francophone, se raconte en deux entretiens à Hélène Pedneault.
QUI ÊTES-VOUS?
Lundi 4 et mardi 5 novembre à 9 h
En reprise à 22 h 10

La violoniste CHANTAL JUILLET, l'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE ROYAL DE LIÈGE sous la direction de PIERRE BARTHOLOMÉE dans un concert de la C.R.P.L.F dédié à Arthur Grumiaux. Au programme: *Métamorphose* [création] de Joachim; *Poème élégiaque* op. 12 d'Ysaye; *Tzigane* de Ravel; *Symphonie* op. 24 de Vienne.
LA GRANDE ÉVASION
Vendredi 8 novembre à 13 h

POL PELLETIER, sa trilogie, sa vision du théâtre... Winston McQuade l'accueille à COUP DE THÉÂTRE
Dimanche à 12 h 10

RADIO-CANADA CÉLÈBRE SES 60 ANS et vous offre une programmation spéciale tout le week-end. Soyez à l'écoute!
Samedi 2 et dimanche 3 novembre

ORCHESTRE DE CHAMBRE
MUSICI DE MONTRÉAL
Yuli Turovsky
Directeur artistique
Philippe Magnan
hautbois
Le jeudi 7 novembre, 20 h

PENDERECKI
Sinfonietta per archi
MARCELLO
Concerto en ré mineur pour hautbois et cordes
PASCULLI
Fantasie sur des thèmes de l'opéra I Vespri Siciliani de Verdi
VERDI
Quatuor en mi mineur (version pour orchestre à cordes)

NORTEL
NORTHERN TELECOM
Commanditaire principal
555, rue Sherbrooke Ouest
Billets: 23,00 \$ / 19,50 \$ / 10,00 \$
Taxes incluses
982-6037

LES ARTS
DANSE

Du Québec à la Belgique

Louise Bédard fouille les rapports homme-femme, en reprise à L'Agora

Pendant que l'Agora de la danse présente en reprise, du 7 au 16 novembre, *Dans les fougères foulées du regard* de la Montréalaise Louise Bédard, La Femme 100 têtes lance sa série Danse avec *Winternacht*, une œuvre solo de la chorégraphe flamande Karin Vyncke, le 9 novembre seulement au Théâtre de la Ville de Longueuil.

ANDRÉE MARTIN

Au mois de mai 1995, la chorégraphe Louise Bédard présentait pour la première fois *Dans les fougères foulées du regard*, une œuvre pour six danseurs: Marc Boivin, Anne-Bruce Falconer, Jacqueline Lemieux, Luc Ouellette, Harold Rhéaume et Michèle Rioux. Avec ce secteur, elle complétait un cycle de créa-

tion où elle s'était donné comme défi de créer trois pièces successives: une première sur l'univers masculin, *Les Métamorphoses clandestines* (1991), une seconde sur la psyché féminine, *Vierge noire* (1993), et une troisième sur les deux univers mélangés, intitulée poétiquement *Dans les fougères foulées du regard* (1995). Cette dernière, étonnante dans sa diversité de mouvements et d'attitudes physiques

et émotionnelles, sera présentée en reprise du 7 au 16 novembre à l'Agora de la danse.

Sans aucune interférence

Depuis sa toute première présentation à l'Agora, cette œuvre a fait son bout de chemin. Finaliste des 5^e Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis en France, elle vaudra à la chorégraphe Louise Bédard le prix d'auteur. En fait, la précision et le caractère unique de cette pièce ne pouvaient que séduire les jurés de ce prestigieux concours de chorégraphie.

Contrairement aux deux créations précédentes, *Dans les fougères foulées du regard* n'est pas présentée

sur une scène à l'italienne mais se donne à voir, sans retenue, sur quatre côtés.

L'intimité créée par ce huis clos, où le spectateur demeure toujours à proximité de l'interprète, permet de recevoir l'œuvre directement, sans aucune interférence. Le résultat, aussi proche de l'expérience que du voyeurisme, est fort intéressant. Dans une succession de solos, de duos, de trios et de mouvements de groupe, la pièce imaginée par Louise Bédard réalise un mariage touchant d'amour et d'humanité, à travers une large panoplie de «personnages» sexuels. Ici les hommes sont des hommes, les femmes sont des femmes, et les rapports entre les deux communiquent l'ambiguïté inhérente aux échanges entre les deux sexes. La palette des comportements adoptés par les interprètes, de la tendresse à la violence en passant par la folie et la sensualité, n'en finit pas de nous renvoyer une image multiple de l'être humain et de la société.

La Belgique, un soir seulement

Toujours pleine d'idées et de projets, Ginette Prévost, connue sous le nom de La Femme 100 têtes, reprend cette année sa formule quatre spectacles. Pour marquer le coup d'envoi de cette série Danse, édition 1996-1997, la flamande Karin Vyncke présentera un spectacle solo intitulé *Winternacht* (*Nuit d'hiver*). Pour son premier passage au Québec, la chorégraphe n'offrira qu'une seule représentation, soit le 9 novembre prochain, au Théâtre de la Ville de Longueuil.

L'événement, qui s'inscrit dans le cadre d'une collaboration entre La Femme 100 têtes et le Dans in Kortrijk en Belgique, est donc à inscrire à l'agenda dès maintenant. Les collaborations du genre n'étant pas si fréquentes au Québec, le spectacle vaut le déplacement.

Peu connu ici, Karin Vyncke possède néanmoins une réputation internationale. Formée chez des maîtres tels que Grotowski en Pologne et Maguy Black à New York, elle a dansé dans des créations de Reinhild Hoffman et Gerard Bohner au Bremer-Tanztheater, en Allemagne, et pour Maguy Marin en France, tous des créateurs attirés par les dynamiques du théâtre. Avec une telle expérience, il n'est pas étonnant de retrouver dans le travail de Vyncke l'omniprésence d'une dimension théâtrale.

De même, pour cette chorégraphe dont les œuvres s'étalent maintenant sur plus de dix ans, la relation entre la musique, la danse et le texte tient une place importante dans l'ensemble de sa création.

S'inscrivant directement dans cette lignée, *Winternacht*, inspirée de trois poèmes de l'écrivain russe Boris Pasternak conservés ici dans leur version originale russe, s'installe sur une musique signée Victor Kissine. Par le moyen d'un univers minimal, intimiste, et d'une thématique qui

nous touche de près, l'hiver, la chorégraphe explore la solitude et la liberté à travers les images d'un combat hivernal contre le froid intense et la neige.

À noter

Pour ceux qui voudraient en savoir un peu plus sur les rouages de la création chorégraphique, ou encore sur l'univers artistique de l'une et l'autre de ces artistes du corps, l'Agora de la danse organise une rencontre avec Louise Bédard le 7 novembre, tout de suite après la représentation. Pour sa part, Tangente a invité Karin Vyncke à venir donner une conférence-démonstration le vendredi 8 novembre à 12h30.



MICHAEL SLOBODIAN

Dans les fougères foulées du regard.



MICHAEL SLOBODIAN

Harold Rhéaume et Michèle Rioux, deux des interprètes de la chorégraphie de Louise Bédard.

École Supérieure de Danse du Québec
associée aux Grands Ballets Canadiens

auditions

année scolaire 1997-1998

Vers une carrière professionnelle

PROGRAMME DANSE - ÉTUDES INTÉGRÉES
POUR ÉLÈVES DE 10 À 18 ANS

Samedi le 16 novembre

Niveaux primaire et secondaire

Inscription: Louise Maurice
(514) 849-4929 Fax: (514) 849-6107
4816, rue Rivard, Montréal (Québec) H2J 2N6

L'inscription est obligatoire 5 jours ouvrables avant la date d'audition. Pour ceux qui ne peuvent se présenter à la date prévue, il est possible d'auditionner au moyen d'un document vidéo.

Une des trois grandes écoles de formation professionnelle en danse classique au Canada, l'ESDQ est la SEULE institution au Québec à détenir un permis du ministère de l'Éducation. L'ESDQ est affiliée à l'ÉCOLE LAURIER de la CECM et au CÉGEP DU VIEUX-MONTRÉAL.

Hébergement familial et aide financière disponibles.

30 MONDOR

Frankie et Johnny
AU CLAIR DE LUNE

Une comédie sentimentale drôle et touchante
SUPPLÉMENTAIRES
12 au 16 novembre

- Louise Portal, désarmante de vérité en Frankie. Plus vraie que vraie. H. Guay, Le Devoir
- Marcel Leboeuf est on ne peut plus touchant. R. Bématech, La Presse
- Ils sont à l'opposé mais forment un duo du tonnerre. P. McQuade, Salut Bonjour
- L'émotion passe comme une tonne de briques. É. Rémy, CKVL
- Louise Portal et Marcel Leboeuf sont d'une générosité extrême. C. Vachon, TQS
- Ils sont justes... Émouvants... Complices. M. Laroque, CBF Bonjour
- Nous l'avons adorée. (La pièce) a contribué au succès de notre (première) rencontre. Un spectateur

TEXTE: TERRENCE MCNALLY • TRADUCTION: MICHEL DUMONT ET MARC GRÉGOIRE • MISE EN SCÈNE: MARC GRÉGOIRE
AVEC: LOUISE PORTAL, MARCEL LEOEUF ET LA VOIX DE MICHEL DUMONT
UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DU BELVÈRE

DU 8 OCTOBRE AU 9 NOVEMBRE
Du mardi au samedi 20h

Cinquième salle
Place des Arts

Billets en vente à la PdA / 514 842-2112
Réseau Admission / 514 842-2112
Vente de groupes / 514 527-3644
Redevance et frais de services.

La trilogie des histoires de Pol Pelletier

Jolie, version finale
Océan, première version
Or, version expérimentale - en création

avec la collaboration spéciale de Aviram, artiste sculpteur
René Donais, artiste graveur

L'AVENTURE SE POURSUIT!

Jolie ▶ 1, 2, 5, 6, 7, 15, 16 novembre à 20 h
et les dimanches 3 et 17 nov. à 16 h
Océan ▶ 8, 9, 12, 13, 14 novembre à 20 h
et dimanche 10 nov. à 16 h

Au 55 Prince
55, rue Prince, Vieux-Montréal
(coin Wellington)
Métro Square-Victoria

Billetterie: 876-1155
Billets: 22 \$ • Étudiants: 15 \$
Forfait Jolie et Océan: 30 \$
*Prix de groupe disponible sur demande

Texte et interprétation: Pol Pelletier
mise en scène - Jolie: Gisèle Sallin et Pol Pelletier
mise en scène - Océan: Pol Pelletier
Scénographie: Claude Goyette
Lumières: Sylvie Marisette
Costume de Jolie: François Laplante
Costume d'Océan: Ménéthel Caron
Musique de Jolie: Robbi Finkel

Conseillère dramaturgique pour Jolie: Gisèle Sallin • Conseillères et conseiller à la mise en scène pour Jolie: Isabelle Villeneuve, Brigitte Heantjens et Jordan Deitcher • Conseiller à la mise en scène pour Océan: Jordan Deitcher • Lumières: Louise Lemieux (Jolie: 4 premières versions) Caroline Ross (Jolie: 5^e version, Océan: version expérimentale)
• Chorégraphes de Jolie: Danielle Hotte, Paul Bertrand et Pol Pelletier.

Jolie Océan

Au palmarès des MEILLEURS SPECTACLES de l'ANNÉE de l'Association québécoise des critiques de théâtre '96
En nomination pour le MEILLEUR SPECTACLE de l'ANNÉE de l'Association québécoise des critiques de théâtre '96

CONSEIL DES ARTS
The Canada Council
Conseil des Arts du Canada
CIBL
La Radio-Canada

ARTS

A QUÉBEC

La vie, la mort, etc.

Claude Poissant remonte *Le Champ*, la pièce de Louise Bombardier créée lors des *Coups de Théâtre*

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBEC

Il était loin d'être évident, pour Claude Poissant, de savoir comment il allait bien pouvoir mettre en scène *Le Champ*, la pièce que Louise Bombardier avait confiée au théâtre du Gros Mécano. Reçue très chaleureusement à sa création, lors des *Coups de Théâtre* de mai dernier, et présentée en représentations publiques, les 3 et 9 novembre, dans le cadre de la saison de théâtre jeunesse des Gros Bees, la production aura toutefois posé nombre de défis à l'équipe de création.

Le texte de Bombardier est en effet un cas assez singulier dans le théâtre jeunesse. On y voit un enfant aux pieds meurtris arriver, au fil d'une errance mystérieuse, dans un champ où il fait la rencontre d'un chasseur sombre et colérique et d'un gnome amical mais sauvage, tandis qu'une guerre sans but et sans nom se rapproche sans cesse du champ, qu'elle semble dévorer graduellement. Pas que *Le Champ* soit la seule pièce de théâtre pour enfants à traiter de sujets difficiles, mais rarement aura-t-on vu un traitement aussi vif et direct de la guerre, de la mort, de la nature qui souffre, du mal de vivre.

Travaillé dans le silence et le lentement, animé par une poésie remarquable aussi, marqué par les thèmes de l'amitié et de l'altruisme, *Le Champ* n'est vraiment pas tiré d'un cru standard. «C'est une pièce qui n'a rien à voir avec le théâtre présent, com-

me Claude Poissant. Il n'y a vraiment rien d'Internet là-dedans.»

De plus, par le peu de place qu'y occupent les répliques, presque effacées dans l'écriture de Bombardier par de longs pans de descriptions et d'actions silencieuses, le texte pourrait aussi passer très facilement pour un scénario de film. Pour le metteur en scène, les images de cinéma suscitées par la pièce en devenaient presque un obstacle: «Je ne trouvais pas le moyen de me débarrasser du film que j'avais en tête. Se retrouver sur scène, avec les moyens limités d'une petite compagnie, devenait problématique. Ce n'est qu'au moment où j'ai accepté ce que j'étais en train de faire sur scène que j'en ai trouvé la poésie propre, que les choses se sont mises à tomber en place.»

Le pouvoir d'évocation

Au lieu de penser à ce que la pièce aurait l'air dans un décor extérieur, Poissant se tournait donc vers l'épuration et l'évocation, tout en mettant en route un travail d'interprétation assez original. La rencontre des trois personnages étant celle de trois mondes, chacun des acteurs devait travailler de façon complètement différente: «Dans le rôle du gnome, un personnage près de l'animal, le travail de Paul-Patrick Charbonneau partait du corps pour ensuite arriver au sens. Dans celui de l'enfant, Sébastien Delorme devait d'abord travailler le sens, vu qu'il s'agit du personnage moteur de tout le spectacle. Jack Robitaille, quant à lui, devait trouver le moyen de camper le chasseur, un personnage qui ne parle pas, en mettant en ordre une séquence dramatique. Le personnage est très sombre comparativement à ce que Jack joue habituellement, mais ça permettait de lui faire faire quelque chose de différent et de s'assurer que le chasseur ne soit pas tout noir, rébarbatif et apeurant.» À cela s'ajoute un travail avec des marionnettes, un monde de plus à ajouter à l'assemblage.

En une heure de spectacle, là où le texte en permettrait aisément le double, le récit prend forme

par des climats successifs et par des épisodes relativement détachés les uns des autres. Une contrainte qui a conduit Claude Poissant à laisser beaucoup de liberté et d'ouverture à la psychologie des personnages et à l'interprétation des événements. On aura préféré laisser les enfants vivre la pièce à leur façon, les laisser défricher eux-mêmes leur propre champ. La facilité du jeune public à prendre les faits tels quels, la réception au premier degré qu'ils réservent au théâtre — leur naïveté, d'une certaine façon — deviennent pour le metteur en scène un avantage: «D'une certaine façon, le vécu est une tare. L'expérience peut être tout à fait nuisible. C'est merveilleux de pouvoir être à l'âge où l'on peut mélanger le sucre et le sel sans trouver que c'est mauvais.»

La Bordée revivra

Le milieu du théâtre de la Capitale peut respirer: le théâtre de la Bordée, paralysé, tout au long de l'été et de l'automne, par de graves difficultés financières et des querelles internes, reprendra ses activités dès le mois de janvier, à la suite de l'établissement d'une entente concordataire avec les créanciers et la signature d'un nouveau bail avec le propriétaire des lieux. L'entente évitant la faillite est survenue le 24 octobre dernier, à la suite des efforts acharnés du comité de survie de la Bordée, qui avait travaillé autant pour trouver des appuis du côté du Conseil des arts et lettres du Québec que pour négocier avec les créanciers ou pour récolter la somme de 50 000 \$ auprès des organismes culturels, des membres de l'Union des artistes et du public en général. Cette somme aura été un élément crucial de l'opération puisqu'elle permettrait aux intervenants le degré d'importance accordé au dossier et surtout parce qu'elle constituait une somme supérieure à ce que la liquidation des actifs aurait permis d'amasser. Le syndicat a ainsi recommandé aux créanciers d'accepter le montant offert et évité que tout soit à reprendre à zéro pour assurer l'existence d'un théâtre de répertoire populaire à Québec.

Les créances totales de la Bordée s'élevaient à plus de 167 000 \$. Après paiement du loyer et des impôts fédéral et provincial (les créances privilégiées), la somme restante sur les 50 000 \$ offerts ne représentait plus, pour les quelque vingt autres créanciers, que 5 % des sommes dues. Mieux que rien du tout, en d'autres termes.

Quelques documents juridiques restent à signer pour rendre le tout officiel. Selon Rychard Thériault, vice-président de l'Uda à Québec et membre du comité de survie, tout cela devrait être fait incessamment et le nouveau conseil d'administration de la Bordée devrait donc annoncer sa demi-saison de programmation la semaine prochaine. Les répétitions sont déjà engagées pour le spectacle du mois de janvier et un second spectacle prendra l'affiche à la fin mars. Le propriétaire du théâtre, Antoine Dali, ayant déjà pris des mesures pour occuper les lieux, deux spectacles de troupes françaises seront également présentés en mars, hors de la saison de la Bordée.

Si elle représente une bonne nouvelle, la relance de la Bordée aura également fait des victimes. L'équipe qui avait dirigé ce théâtre depuis sa fondation, il y a vingt ans, avec Jean-Jacqui Boutet en tête, ne fait plus partie de la Bordée nouvelle, qui aura donc à se refaire une identité.

TÉLÉVISION

La télé politically correct

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Des enfants sont assis sur des bols de toilette; d'autres s'amuse à attraper des souris blanches par la queue. D'autres enfin courent dans les corridors d'une école à vélo. Stop. Pas sur mon écran. La tété nage en pleine rectitude politique et les émissions pour enfants y goûtent!

«Dans les années cinquante, se rappelle le directeur des émissions jeunesse à Radio-Canada, Michel Lavoie, y en avait de la nourriture qui revolait à la télé! Aujourd'hui, nous sommes plus sensibles. Il y a beaucoup de lobbys et tout le monde est un expert [pour juger ce qu'il faut ou ne faut pas montrer aux enfants].»

Dans ce contexte de pression des parents, il est le premier à reconnaître que les modèles proposés au petit écran sont dans l'ensemble «conservateurs ou assez prudents». Mais Radio-Canada ne fait pas exception avec son comité d'évaluation des émissions; tous les scénarios sont scrupuleusement lus à Télé-Québec. Dans le secteur privé, Canal Famille scrute aussi les émissions et se réserve le droit contractuel de suspendre toute émission de tout producteur qui ne ferait pas son affaire.

Prenons l'émission *La Bande à Frankie*, destinée aux 9-12 ans, qui échoue régulièrement à l'examen des évaluatrices zélées de la Société Radio-Canada et doit donc, à ce moment, retrancher de nombreuses séquences prévues. Les jeux avec les animaux sont bannis, tout comme tout comportement vaguement délinquant ou vulgaire. Le réalisateur voulait mettre un sac en plastique à l'écran? Enlevez cet objet que je ne saurais voir. «Nous n'avons pas à montrer des comportements dangereux», rétorque Michel Lavoie.

Mais revenons quelques années en arrière. Il y avait pourtant des émissions pour enfants avant que l'obsession de la rectitude politique ne vienne ralentir les ardeurs et, trop souvent, apporter la grisaille à l'écran. Sol lui-même rappelait récemment avec sa douce ironie qu'il ne répugnait pas, dans le temps, à se jeter par la fenêtre avec son comparse Gobelet sans que le taux de suicide ne monte en flèche le lendemain. Que s'est-il donc passé?

Certes les tabous sont nombreux au pays des émissions pour enfants. La nourriture, par exemple, ne doit jamais être manipulée. Demandez à André Robitaille, l'animateur de la défunte et très bonne émission *Vazimolo*, qui a eu l'audace de presser une orange avec une perceuse dans un sketch. Ce ne fut pas très apprécié, pas plus que ne le fut une scène dans laquelle il piétinait un sac de biscuits avant de les manger. Mais son irrévérence la plus remarquée à Radio-Canada fut une cigarette non allumée qu'il se mit au coin de la bouche, dans un sketch parodiant Humphrey Bogart.

Autocensure

«Les limites s'appuient trop souvent sur des théories», dit André Robitaille. Il y a quelque temps, une auteure avait imaginé qu'une petite fille munie d'une baguette magique et voulant faire apparaître des fleurs fasse pousser, par erreur, des vis. Mal lui en prit! Et si quelque garnement se piquait d'aller fouiller dans l'atelier de son papa pour y jouer avec des vis? On le voit, ce petit raisonnement peut couper l'herbe sous le pied à plus d'un auteur.

«Le mouvement de rectitude politique amène les producteurs à s'autocensurer», estime Jean Tourangeau, qui produit entre autres *Pignon sur rue*, montrant à l'écran des vrais



SOURCE CANAL FAMILLE

Thomas Gratton et Yves Soutière.

jeunes vivant leur vraie vie. L'année dernière, la direction de Télé-Québec avait refusé une scène dans laquelle on voyait deux jeunes filles entrer dans un sex shop où le vendeur leur expliquait le fonctionnement d'un appareil quelque peu bizarre. La direction de Télé-Québec a jugé que la scène banalisait un certain comportement sexuel et plaçait les femmes dans une position de victime, même si les femmes avaient pris l'initiative de la vie et même si, elles, rigolaient. Le télédiffuseur a également, l'an dernier, mis son holà à une autopromotion de cette même émission montrant les jeunes fumant un petit joint.

Pour sa part, le producteur de la *Bande à Frankie* (pas bonne), de *Watatatow* (bonne) et du défunt *Club des cent watts* préfère laisser ses télédiffuseurs le soin de couper des séquences plutôt que d'encourager des réflexes d'autocensure chez les scénaristes.

Les nombreux interdits découlent, à son avis, des pressions que font les parents auprès des télédiffuseurs. «Nous devons être plus prudents», dit-il. En fait, il est d'avis que le *Club des 100 watts*, mise en ondes en 1988 et officiellement interdite aux parents, ne pourrait voir le jour aujourd'hui. Les 9-12 ans pouvaient suivre, entre autres, la vie de la famille Vachon, spécialisée dans les mauvaises manières, dont les membres n'hésitaient pas à se gratter la tête avec une fourchette et ne se lavaient jamais.

«Nous sommes dans une période où les parents effectuent un léger virage à droite et veulent que la télé réussisse là où ils n'ont pas réussi. Des parents prêtent à la télé un rôle qu'elle n'a pas. C'est la relation aux parents (non à la télé) qui fait qu'un enfant est équilibré», rappelle M. Morin, à juste titre.

«Les parents veulent que la télé s'occupe de leurs enfants», observe aussi la sociologue Monique Caron-Bouchard, qui fait de la recherche en télévision auprès des jeunes depuis 20 ans. Mais il faudrait d'abord, rappelle-t-elle, que les adultes sachent quelles valeurs ils désirent transmettre. Et qu'ils les mettent en pratique à la maison.

Toutes les personnes interrogées, à commencer par Mme Caron-Bouchard, insistent sur l'importance de ne pas confondre les groupes d'âge: l'enfant de trois ou cinq ans ne fait pas la distinction entre la fiction et la réalité, alors que ses aînés la font.

Moins de garçons

Mais comme les petits regardent parfois les émissions des grands, les télé publiques ne prennent pas trop de risques. C'est ce qui explique que *Watatatow*, pour les ados, présentée à 17h, est beaucoup plus «parent proof» cette année. «Les 6-11 sont là à cette

heure», explique le directeur des émissions jeunesse à la SRC.

Récemment, Carmen Bourassa, créatrice de *Passé-Partout* et aujourd'hui productrice de l'émission *Pin Pon* (Canal Famille), destinée aux 3-5 ans, s'excusait presque d'avoir deux hommes en guise d'animateurs plutôt que l'habituel «petit couple». En effet, l'égalité dans la représentation des sexes a elle aussi atteint des sommets au cours des dernières années. La raison du couple homme-homme est cependant fort simple: les garçons n'apprécient pas la télé autant que les filles. C'est également la raison qui a poussé une autre productrice, Diane England, à choisir un homme pour animer *Allô Prof!* (Télé-Québec).

Cette désaffection des garçons n'est pas innocente. Dans plusieurs émissions, on a brossé, conséquence de l'obsession des modèles féminins positifs, des filles super dynamiques, qui côtoient des garçons super ennuyeux... Pas très inspirant!

Et surtout pas de violence, encore que ce mot prend un sens différent selon l'interlocuteur. La directrice de Canal Famille, Monic Lessard, n'en peut plus des statistiques d'un organisme comme Parsjou qui calcule le nombre de coups de fusil qu'un enfant voit et entend pour chaque heure de télé regardée. Elle trouve ces chiffres d'un ridicule consommé compte tenu de ce qu'à son avis la violence inexplicable ne peut être mise dans le même sac que la violence dont on montre les conséquences néfastes à l'écran.

Mais plutôt que le mot «violent», Mme Lessard parle d'émissions agressantes. Elle aime *Yogi* même si un des protagonistes y porte fusil mais elle ne diffuse ni *Batman* ni *Spiderman*, qu'elle qualifie d'émissions «beding, bedang», de dessins animés «agressants». Elle fait aussi une différence entre le dessin animé qui, à son avis, permet une distanciation, et les émissions avec de vrais personnages. Sur ce point, les avis sont très partagés.

Pour l'auteur Michèle Poirier, un salutaire retour du balancier pointe à l'horizon. Mme Poirier a participé à l'écriture des premiers *Passé-Partout* il y a 20 ans et elle coécrit *Pin Pon* cette année, qui s'adresse à la même clientèle des 3-5 ans.

«Dans les premiers *Passé-Partout*, je sentais qu'il fallait passer par les adultes et parler de tous les trucs agaçants, comme l'écologie par exemple; il fallait conscientiser l'enfant.» Aujourd'hui, dit Mme Bourassa, nous tentons de donner aux enfants de la tendresse, un peu de fantaisie et, à travers les animateurs, une présence chaleureuse.



SOURCE LE GROS MÉCANO

Sébastien Delorme, Jack Robitaille et Paul-Patrick Charbonneau.

DEUX BOMBES
d'Olivier Choinière
Mise en scène de Carl Béchard
du 1^{er} au 9 novembre 1996
20 heures
(relâche le 3 novembre)
Réservations : (514) 873-5813
Entrée : 6,00 \$
(dons versés au fonds de secours des élèves)
Québec

Stephen Faulkner
alias
alias
Théâtre La Licorne
du 13 au 16 novembre à 20 heures
Billetterie : (514) 523-2246 / Théâtre La Licorne, 4559, av. Papineau, Montréal

LE PASSEUR
Veillée de contes
avec Michel Faubert
DERNIÈRES SUPPLÉMENTAIRES
Déjà 20 représentations à Montréal!
Deux nominations à l'A.D.I.S.O.
Avec Faubert, le conte débarrasse en 1 an 2000... Montage parallèle et ellipses temporelles, jump cuts et "flashbacks", scènes d'actions et panoramiques sont des techniques qui muniées avec le double d'un directeur photo. La toute jeune et nombreuse troupe possède pour avoir les meilleures places, arrivant une heure avant le show. C'est ce qu'on appelle un succès.
Mario Cloutier, Le Devoir
Faubert le prodige... La salle écoute, s'écoute, s'inquiète du sort des héros, est en esprit, ses perles et, voit l'armure couleur de lune ou le héros pale comme un fillet de morue... Un talent exceptionnel... celui de Faubert le conteur... Marie Christine Bois, Le Peuple
DU 5 AU 9 NOVEMBRE À 20 H
Admission 14\$, Étudiants 12,5\$ + Tax + serv.
2111, boul. St-Laurent Info-spectacle 514-845-2014

Guy Corneau
en conférence à Montréal
Le psychanalyste Guy Corneau, auteur du best-seller *Père manquant, fils manqué*, présente plusieurs conférences publiques issues de son deuxième livre, *L'amour en guerre*, qui vient de paraître aux Éditions de l'Homme.
L'AMOUR EN GUERRE: Le couple est-il possible? UNE PRÉSENTATION 5 NOVEMBRE, 20H
Relever le défi de l'intimité à l'aube de l'an 2000
LES HOMMES ET LEUR MÈRE: Sous l'emprise du «dragon maternel» 12 NOVEMBRE, 20H
Sortir de l'impasse tissée de frustration et de culpabilité
LE DRAME DES BONS GARS ET DES BONNES FILLES: Du conflit à la créativité 19 NOVEMBRE, 20H
Exprimer son potentiel créateur au-delà des complexes parentaux
Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau
301, boul. de Maisonneuve Est, Montréal
Billets: 12,50 \$ (taxes et redonne en sus) en vente au (514) 987-6919 ou 1-800-361-4595

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

JAZZ ET BLUES

Qui veut des vidéoclips sans images ?

SYLVAIN CORMIER
GENERATION + 1986
 Artistes divers
 Audiogram/MusiquePlus (Sélect)



Les événements, la musique et l'album d'une décennie, dit le pub. Dix doubles albums de vingt titres pour célébrer les dix ans d'activités de la chaîne de télévision MusiquePlus, rassemblant les chansons franco-phones et anglophones liées aux vidéoclips majeurs de chaque année, avec un livret résumant les faits marquants de l'année en question. *Génération + 1986*, la première de ces compilations proposées conjointement par MusiquePlus, la compagnie de disques Audiogram et le distributeur Sélect, trois acteurs majeurs de la scène musicale québécoise, paraît ces jours-ci. Les neuf autres volumes s'étaleront sur autant de mois.

Drôle d'idée, quand même. Dix fois quatre-vingt-dix minutes de vidéoclips sans images. Autant dire un couteau sans lame auquel il manque le manche. En version CD+, ou CD «enhanced», comme dit le jargon, c'est-à-dire en version augmentée d'une portion cédérom contenant les clips (ou, du moins, des extraits), on aurait un peu mieux saisi le principe de la série. Mais en portion audio seulement? Vous me direz qu'on les a en tête, les images des clips, en écoutant les chansons. Justement. On n'a même que ça. La musique est secondaire, accessible. Ce qu'il y a de pervers avec la génération du vidéoclip, c'est que les chansons ne renvoient plus à des images personnelles, à des tranches de vie, mais aux images du clip correspondant, fixées à la rétine par pure répétition.

Écouter *Génération + 1986*, c'est comprendre que la plupart de ces chansons ne pourront plus jamais exister en dehors de leurs illustrations vidéoclipées. Elles y sont piégées, à vie. Écouter *Everybody Have Fun Tonight* de Wang Chung ne me dit rien de ma vie en 1986 mais fait ressurgir inévitablement le fameux clip qui donnait mal aux yeux. Pareil pour le *Walk Like An Egyptian* des Bangles, qui n'a pas de raison d'être en dehors du clip où tout le monde se prenait pour Amonbofis, mon maître. On constate que les vidéoclips ont surtout servi à occulter la fonction de base des chansons populaires, qui est d'ajouter une bande sonore à la vie des gens; à l'infinie variété de l'expérience humaine, on substitue depuis dix ans un clip unique. Heureusement qu'il y a encore des spectacles.

D'où l'absurdité d'une compilation audio. Pierre Marchand, directeur des programmes à MusiquePlus et concepteur du projet, a voulu créer avec *Génération +* une collection de disques nostalgiques, semblable à celles que colportent Dick Clark, *Rolling Stone* ou *Time-Life* en infopubs à la télé de fin de soirée: il n'a pas compris que son médium ne peut être nostalgique de lui-même, et que ces compilations (elles-mêmes réductrices et sans grand intérêt) s'adressent à un public de l'ère pré-MTV, dont le rapport au disque est foncièrement différent. Il est intéressant de constater, à ce titre, que la moitié francophone de la cuvée 1986 de MusiquePlus résiste mieux à l'écoute: les *J'te cherche partout* (Richard Séguin), *Mistral gagnant* (Renaud) ou *L'Arrivée du tour* (Alain Bashung) ont d'abord et surtout vécu des vies de chansons, et n'ont pas été trop stigmatisées par leurs clips respectifs. Morale: achetez donc plutôt les albums correspondants de Renaud, Bashung et Séguin. Ils vous dureront une vie.

TO THE BONE
 The Kinks
 Konk/Guardian

Ray Davies était dans nos parages il n'y a pas si longtemps, à Toronto, à Boston, livrant dans le cadre d'une soirée en solo quelques extraits de sa brillante autobiographie non autorisée (*sic!*) intitulée *X-Ray*, entre des versions acoustiques de ses admirables chansons. Montréal n'était pas sur le chemin. On aurait pourtant eu grand intérêt à découvrir ou redécouvrir Davies, l'un des plus fascinants et pertinents personnages de l'histoire du rock britannique, génial chroniqueur du monde qui l'entoure, moins célèbre mais tout aussi méritant que les John Lennon, Pete Townshend et autres Roger Waters. Si on n'aura pas l'homme, on a tout de même un nouvel album du groupe qu'il a fondé avec son frère Dave au début des années soixante: les Kinks. C'est baptisé *To The Bone*, et c'est à gruger tranquillement. Nourrissante consolation: ça regorge de moelle.

J'ai déjà louangé ce disque, enregistré devant public en 1994 dans quelques salles d'Angleterre (dont le studio personnel des Kinks), par l'année suivante en Europe mais pas en Amérique, faute de contrat de disques. Je l'avais déniché en copie importée, dans sa version courte, qui résumait l'album double de départ en un seul. C'était déjà formidable, surtout pour les splendides relectures des chansons de la période dandy du *Swinging London 1966-1968* (*Waterloo Sunset*,

Autumn Almanac, Death Of A Clown, See My Friends, Tired Of Waiting). Le voilà enfin disponible chez nous en un double album de vingt-neuf titres — dont une nouveauté, la chanson-titre, mais sans *Autumn Almanac*, curieusement omise — qui permet un tour fort complet du jardin des p'tits gars de Muswell. Muswell, précisons-le, est un bled perdu de l'Angleterre, l'équivalent des villages du fin fond des collines aux États-Unis, d'où la chanson *Muswell Hillbillies*, ode des Kinks à leurs origines consanguines.

Le choix des titres est extrêmement conséquent: les Kinks démontrent d'éclatante façon qu'ils sont le groupe britannique ultime, les réunissant tous, aussi mélodiquement pop que les Beatles (*Waterloo Sunset, Celluloid Heroes*), aussi résolument rock que les Who (*You Really Got Me, All Day And All Of The Night, Give The People What They Want*), aussi irréductibles que les Stones (*I'm Not Like Everybody Else, Dead-End Street*), aussi décadents que les jeunots d'Oasis (*Lola, Dedicated Follower Of Fashion*). Ces titres sont donnés dans le désordre le plus anarchique, bien à l'image des Kinks: les époques se télescopent sans gêne, et les contrastes entre les douces ballades acoustiques et les assauts de guitares malpropres sont souvent abrupts. C'est volontaire. «Pour éviter que l'auditeur s'installe dans un mode d'écoute facile», explique Ray Davies dans le livret. Géniaux et voyous, c'est ça, les Kinks.

NOW I GOT WORRY
 The Jon Spencer Blues Explosion
 (Matador/Capitol)

Si vous avez manqué le passage de Jon Spencer Blues Explosion, hier soir, au Cabaret, vous avez raté l'occasion de voir ce que serait le blues si on l'inventait aujourd'hui. Avec son trio sans basse — deux guitares héroïques et une batterie ardente —, Jon Spencer distille en effet une musique qui a tout le côté rebelle des origines du blues, celui qui faisait rougir les bien-pensants, pas celui des marchands de guitare. Mais l'ex-leader du groupe-culte Pussy Galore a aussi le sens du métissage et de l'expérimentation qui tra-

vailla la musique pop au corps depuis quelques années: le funk avec le punk, la soul sur le blues-rock trépidant. On l'a appelé un «*Elvis from Hell*». On penserait aussi à un Beck plus dur de la note, aux emprunts blues des Rolling Stones. Le New-Yorkais Spencer offre d'ailleurs la personnalité sulfureuse d'un Mick Jagger sauce punk.

Septième disque du Blues Explosion, *Now I Got Worry* commence sur un cri primal syncopé, galope sur des blues sauvages, travaille un son résolument sale et violent, pleins de bruissements et d'effets, puis nous prend au détour avec un sens du groove irrésistible. Crâneur au possible — «*Kiss my ass, because your girlfriend still loves me*», lance-t-il —, Spencer a aussi un sens de l'humour considérable, qu'il partage sur la chanson *Chicken Dog* (qui se termine sur l'air de *Funky Town*) avec le vétéran rockeur Rufus Thomas, 76 ans, auteur, il y a des lunes, des premier succès de la maison Sun Records. Respectueux des anciens sous leurs airs iconoclastes, les Blues Explosion donnent aussi un coup de chapeau, sur *R. L. Got Blues*, à un autre septuagénaire du blues, R. L. Burnside, auquel ils ont servi de groupe sur le récent album *A Ass Pocket Of Whisky*.

Présentées par des musiciens moins forts en gueule, bon nombre de chansons du JSBE frôleraient le ridicule avec les râles désordonnés du chanteur et leurs dissonances *groovy*. Mais cette explosion de blues (gros accent sur explosion) est animée d'une énergie tellement irrésistible qu'elle peut rendre presque n'importe quoi convaincant. C'est ce qu'on appelle avoir du charisme. Et avoir du charisme jusque sur un disque, ce n'est pas donné à tout le monde.

Rémy Charest



Vieillir en beauté

SERGE TRUFFAUT
 LE DEVOIR

Il n'y a pas à dire, mais il y en a qui vieillissent bien. Très bien même. D'autres, ils sont légion, vieillissent mal. Ils évoluent comme des manches. De quels gens parle-t-on? De ces gentlemen *british* qui, dans les années 60, étaient des stars du cirque sexe, drogues, etc.

Côté face, il y a le pathétique. Il y a ces vedettes qui n'arrivent pas à se détacher des années 60. Quoi, par exemple, de plus cradingue qu'Elton John? Quoi de plus boy-scout que Paul McCartney? Bref, beaucoup des messieurs-dames qui ont fait dans l'animation culturelle il y a trente et vingt ans de cela demeurent aujourd'hui plantés devant la porte de la maturité. Heureusement, ce n'est pas le cas de tous.

Parmi cette génération de *British*, il y en a qui ont l'intelligence de bifurquer pour mieux conserver en eux l'affection musicale. On pense à Charlie Watts qui s'est payé, dans le bon sens du terme, un orchestre de jazz pour son plaisir à lui avant ce plaisir qu'on dispense aux autres.

Il y a Ray Davies, le chanteur des Kinks qui fut le chroniqueur, le sociologue des années 60-70, qui fait actuellement une tournée en solitaire, histoire de réciter des poèmes et de lire des extraits de bouquins écrits par des auteurs qui lui sont chers. Entre les deux, celui qui a le mieux témoigné, par le moyen de chansons évidemment, du déclin de l'empire britannique, chante quelques-unes de ses compositions. Lorsqu'il ne fait pas cela, il monte un documentaire sur Charles Mingus.

Il y a aussi Eric Clapton qui, après quelques passages à vide, a décidé de retourner là où il avait laissé John Mayall. En clair, il fait plus que jamais dans le blues. Il fait tellement dans la chose qu'il n'enregistre pratiquement plus ses compositions.

Il y a également Paul Jones, l'ex-chanteur de Manfred Mann, qui, lui, fait dans l'histoire du blues et du jazz pour le bénéfice de la BBC. Il y a Alan Price, le pianiste-organiste des Animals, qui fait dans le trio acoustique. Il y a Eric Burdon, la voix de ces années-là, la voix des Animals, qui s'est acquiescé à Alvin Lee, l'ex-guitariste de Ten Years After, l'ex-guitariste le plus rapide du monde, à Boz, l'ex-bassiste d'Alexis Korner et de King Crimson, et à Aynsley Dunbar, ex-batteur des Bluesbreakers et de Frank Zappa... Bref, il y a tous ces messieurs désormais vieux en âge qui font dans le blues et rien que dans le blues avec un tel bonheur que lorsqu'ils causent aux revues *british* de blues, ils se disent plus heureux que jamais. En tout cas plus heureux que dans les années 60 et 70.

Un respect évident

Il y a donc tout ça. Et il y a aujourd'hui. Et aujourd'hui, nous sommes gâtés. Du moins, c'est ce qu'on croit.



Voilà que depuis quelques jours à peine, on nous propose deux nouveautés blues-jazz confectionnées par deux types qui furent de gros canons de la variété. Il y a Ginger Baker, ex-batteur de Cream, qui vient de signer un album de jazz pour l'étiquette Atlantic en compagnie du contrebassiste Charlie Haden et du guitariste Bill Frisell. Et il y a surtout Van Morrison qui, en compagnie de Georgie Fame, organisateur ayant joué notamment dans le groupe Colosseum, et du pianiste américain Ben Sidran, a consacré tout un album à... Mose Allison. Cela s'intitule *Tell Me Something*, sur étiquette Ver-

ve, nom de dieu!

Ah! Mose... Dans l'histoire de la musique américaine, Mose Allison restera probablement comme le littéraire du genre. Chez lui, les mots sont toujours devant. Faut dire, pour mieux faire comprendre, qu'Allison est un fou littéraire. Il a dit plusieurs fois qu'il s'inspirait autant de William Faulkner et de

Mark Twain que de Sonny Boy Williamson, Muddy Waters et Mississippi John Hurt. A vrai dire, c'est plus complexe que cela. Mose Allison est né le 11 novembre 1927 à Tippo, petite bourgade située dans le Mississippi, soit l'Etat de la poussière et du coton des États. Son père était pianiste de ragtime. Sa mère était sensible aux arts. Ceci fait que très tôt, on lui a fait suivre des cours de piano.

Passons des années et des années pour retrouver Allison dans le New York des années 50. Plus précisément dans ce Greenwich Village alors occupé par la *beat generation*. Allison est alors un pianiste de jazz accompagnant les saxophonistes Al Cohn et Zoot Sims d'abord, Stan Getz ensuite. Et, à ses temps perdus, donc les

temps précieux, il passe son temps à écouter du Bartók, du Hindemith, du Scriabine, du folklore tzigane. Bref, il peaufine sa culture musicale.

Cela fait qu'entre Sonny Boy Williamson, William Faulkner et Bartók, Mose Allison nous propose des chansons, des blues, des jazz, d'une singularité, d'une rare originalité... Et c'est là qu'on retourne à cet album de Van Morrison. On y retourne pour signaler que nos bonshommes, soit ces *British* qui ont fait de Allison le sujet du jour, ont confectionné leur truc en prenant un soin extrême à ne pas dénaturer l'art d'Allison.

Ils ont travaillé les chansons avec un respect évident. Jamais Morrison et ses copains ne font dans l'enflure. Autrement dit, jamais l'orchestration n'est riche. Autrement dit, toujours, l'orchestration fait écho ou colle aux choix originaux d'Allison.

La seule addition que se sont permis nos *British* s'appelle l'orgue. Dans tous les morceaux sauf un, on entend la B-3 de Georgie Fame. On entend juste ce qu'il faut pour prêter aux pièces de Allison une atmosphère *churchy* absente dans les enregistrements de l'époque.

Question programme, notre bande a puisé exclusivement dans les morceaux écrits entre le milieu des années 50 et celui des années 60. Soit des pièces qui s'intitulent *One of These Days, You Can Count On Me*, le délicieux *If You Live, Was, Look Here, City, Home, No Trouble Livin', Benediction, Back On The Corner, Tell Me Something, I Don't Want Much, News Night-club et Perfect Moment*.

Le résultat tient en un mot: splendide.

Ce que Ginger Baker nous propose — *Falling Off The Roof* sur Atlantic — est très original. Ce batteur au style fier prend un malin plaisir, en compagnie de Haden et Frisell, à interpréter des pièces aussi connues que *Le Au Privave* de Charlie Parker ou le *Bemsha Swing* de Thelonious Monk par le biais de la déconstruction. C'est un jazz passablement moderne, parfois avant-gardiste, qui vient de prendre place dans les bacs des disques.

C'est très rafraîchissant. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais c'est un bon disque.

En bleu et noir

Le vendredi 8 novembre, l'Association de jazz de Montréal, organisme sans but lucratif, produit un premier spectacle. En fait, il s'agira du spectacle inaugural de cette association fondée par des bénévoles. Afin de requinquer une scène musicale amorphe, il a été décidé de présenter le trio de la pianiste Lorraine Desmarais, le quartet de Sonny Greenwich ainsi que le quartet de Jean Derome et Normand Guilbeault. Où? À la salle Marie-Gérin-Lajoie à l'UQAM. Le prix? 10 \$ pour les membres, 15 \$ pour les non-membres. Et comme il s'agit d'un gros show, on en reparlera au cours de la semaine.

Au Campus mercredi, on propose l'un des gros noms, l'un des meilleurs invités de la série, soit Magic Slim. A 4 \$ seulement, c'est une aubaine.

PALMARÈS DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. LES MUST, VOL. 4, ARTISTES DIVERS, ANALEKTA — 4,95 \$
2. OPÉRA POUR DEUX, DUBEAU/MARION, ANALEKTA — 16,95 \$
3. MONTÉSEGUR, LA NEF, ALLEGRO — 17,95 \$
4. TUTTO PAVAROTTI, LUCIANO PAVAROTTI, PGS — 18,95 \$
5. CINEMA CLASSICS, ARTISTES DIVERS, EMI — 24,95 \$

JAZZ BLUES INTERNATIONAL

1. VOYAGE, DUPÉRE/VELLE, MCA — 16,95 \$
2. MEMORIA, PETRU GUÉLFUCCI, MUSICOR — 17,95 \$
3. NIGHT TO NIGHT, GEOFFREY ORYEMA, EMI — 16,95 \$
4. HOMMAGE À PIAZZOLLA, GIDON KREMER, WARNER — 15,95 \$
3. TERRA E AR, BEVINDA, MUSICOR — 18,95 \$

POP FRANCOPHONE

1. LIVE, ABBITIBBI/DESJARDINS, BMG — 15,95 \$
2. LA MÉMOIRE DES BOÎTES À CHANSONS, ARTISTES DIVERS, MUSICOR — 24,95 \$
3. QUATRE SAISONS DANS LE DÉSORDRE, DANIEL BÉLANGER, SÉLECT — 17,95 \$
4. 40 CHANSONS D'OR, CHARLES AZNAVOUR, EMI — 25,95 \$
5. DANGER, FRANÇOISE HARDY, EMI — 15,95 \$

POP ANGLOPHONE

1. NEW BEGINNING, TRACY CHAPMAN, WARNER — 16,95 \$
2. SPIRITCHASER, DEAD CAN DANCE, PGS — 16,95 \$
3. FALLING INTO YOU, CÉLINE DION, SONY — 16,95 \$
4. MERCURY FALLING, STING, PGS — 18,95 \$
5. BACKSTREET BOYS, BACKSTREET BOYS, BMG — 15,95 \$

SUGGESTIONS

AXELLE RED
A tâtions
EMI

MARGUERITE VOLANT
Richard Grégoire
ANALEKTA

RED HOT + RIO
Artistes divers
PGS

4380, rue Saint-Denis • 844-2587 Mail Champlain 465-2242

"Je persifle et je singe"

SOL

COMPLÈT 2 octobre du mardi au vendredi à 20 h samedi à 17 h et 20 h 30

Gesù
Les Salles du

Info Réservations (514) 861-4036

BILLETTS
(514) 790 1245
1 800 361 4595

ADMISSION

SRC Television CKAC 730

SOL PLUS DELIRANT QUE JAMAIS!

LES CRITIQUES LE SIGNENT LE PUBLIC PERSISTE!

SUPPLÉMENTAIRES 19 AU 30 NOVEMBRE

D'ICI LA SUIVEZ SOL EN TOURNÉE

5-6 NOVEMBRE SHERBROOKE
9 NOVEMBRE DRUMMUNDVILLE
15 NOVEMBRE TROIS-RIVIÈRES

ICI RADIO-CANADA

60 ans de radiodiffusion publique

Depuis le 2 novembre 1936, la Société Radio-Canada a une seule mission et le même engagement envers tous les francophones du pays : *vous renseigner, vous éclairer et vous divertir tout en contribuant activement à l'expression culturelle et à l'épanouissement du talent canadien.*

Et pour célébrer ce 60^e anniversaire, la radio AM et la chaîne culturelle FM de Radio-Canada présentent des émissions spéciales à l'image de ces soixante ans de radiodiffusion publique.

La télévision soulignera également à sa façon, cet événement.

SAMEDI 2 NOVEMBRE

à CBF 690

C'est bien meilleur le matin 6 h

Chronique média consacrée au 60^e anniversaire de la radio.

Animation : René Homier-Roy
Réalisation : Louise Carrière

Zap radio 14 h

Émission spéciale pour souligner les 60 ans de la radio de Radio-Canada.

Animation : Anne Morency
Réalisation : Catherine David

Tournée d'Amérique 15 h

Une Tournée d'Amérique en 1936 avec des musiciens et le swing de l'époque. En direct de Toronto et devant public. Des surprises, des rires et des jeux.

Animation : Michel Picard
Réalisation : Michel Denis

à CBE-FM 100.7

Des musiques en mémoire 12 h 10

80^e anniversaire de la folkloriste Hélène Baillargeon; ses plus belles chansons, des témoignages et des archives.

Animation : Élisabeth Gagnon
Réalisation : Lorraine Chalifoux

En hommage à Serge Garant 20 h

À l'occasion du 10^e anniversaire de la mort de ce grand compositeur québécois, un portrait sur l'homme, le penseur, le pédagogue et le compositeur.

Animation : Michel Keable
Réalisation : Mario Gauthier

Missa solennis de Beethoven 21 h 35

Un grand concert avec le Choeur et l'Orchestre Métropolitain diffusé en simultané aux télévisions Télé-Québec et TV-Ontario.

Animation : Michel Keable
Réalisation : Christiane LeBlanc

DIMANCHE 3 NOVEMBRE

à CBF 690

C'est la faute aux médias 12 h 30

Les grands moments de l'information à la radio de Radio-Canada depuis 60 ans, avec les réalisateurs André Hamelin, André Hurtubise et Robert Blondin.

Animation : Marie-Hélène Poirier
Réalisation : Jean Desjardins

À Propos 19 h

Un spectacle de Jim Corcoran entouré de Kevin Parent, Manon d'Inverness, Marie-Jo Thério, Claude Lamothe et Les Colocs.

Animation : Jim Corcoran
Réalisation : Frank Opolko

à CBE-FM 100.7

60 ans à l'heure 19 h

En 60 minutes, un portrait express, comme un album de photos, de ce que fut et est encore la radio de Radio-Canada.

Animation : Michel Keable
Réalisation : Mario Gauthier


La Déposition 21 h

Une oeuvre dramatique intense d'Hélène Pedneault interprétée par Louise Laprade, Eudore Belzile, Angèle Coutu et Jasmine Dubé.

Réalisation : John Juliani



ICI RADIO-CANADA
60 ans
de radiodiffusion
publique

 Radio-Canada
Télévision

 Radio-Canada
Radio AM et Chaîne culturelle FM